

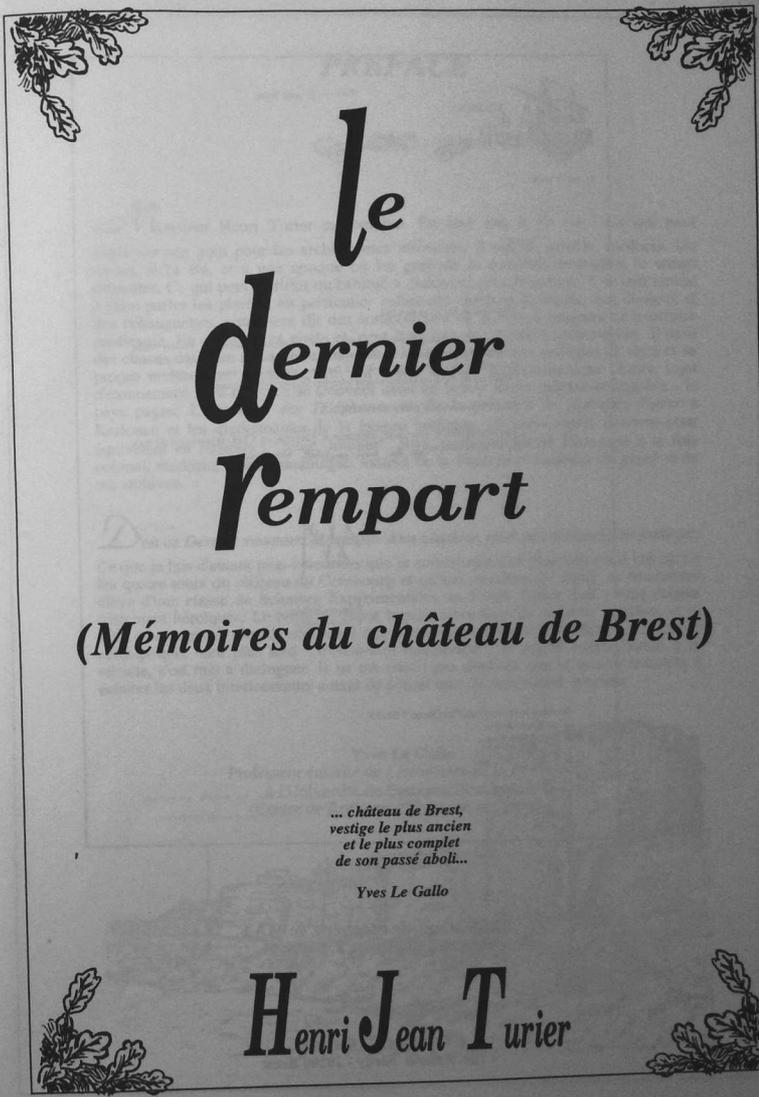
HENRI-JEAN TURIER

Préface
de
Yves Le Gallo

**LE
DERNIER
REMPART**

Mémoires du château de Brest

Illustrations de Stéphane Le Mat



le dernier Rempart

(Mémoires du château de Brest)

*... château de Brest,
vestige le plus ancien
et le plus complet
de son passé aboli...*

Yves Le Gallo

Henri Jean Turier

© 1996 - STAL LOUARN. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

I.S.B.N. : 2-9508476-0-9



Paris, le 22 août 1996

LE DIRECTEUR

N° 302

Monsieur le Médecin en Chef,

Vous avez eu l'amabilité de remettre à mon intention à Monsieur Rivière votre ouvrage sur le Château de Brest. J'y suis très sensible. Votre approche très personnelle du monument et de son histoire apporte une dimension poétique et beaucoup de vie à un cheminement à travers les pierres et le temps.

J'ai pris beaucoup de plaisir à vous lire.

Veuillez agréer je vous prie, Monsieur le Médecin en Chef, l'expression de mes meilleurs sentiments.

François Bellec
Contre-Amiral

Monsieur le Médecin en Chef Henri TURIER
11 rue Emile Augier
29200 BREST Cedex

STAL LOUARN - 1 rue Amiral Nielly - 29200 Brest - Tél. 02 98 42 27 04
FABRIQUEUR - 11 rue Amiral Nielly - 29200 Brest - Tél. 02 98 42 27 04
DISTRIBUTEUR - 11 rue Amiral Nielly - 29200 Brest - Tél. 02 98 42 27 04

Illustrations de Stéphane le MAT
exceptées les pages 7, 8, 16, 18, 21

© STAL LOUARN, 1996
1 rue Amiral Nielly - 29200 Brest

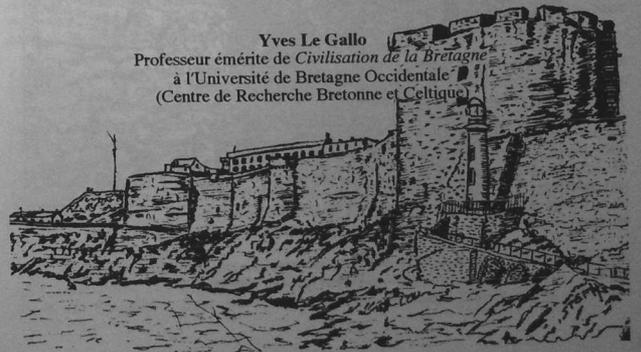
PREFACE

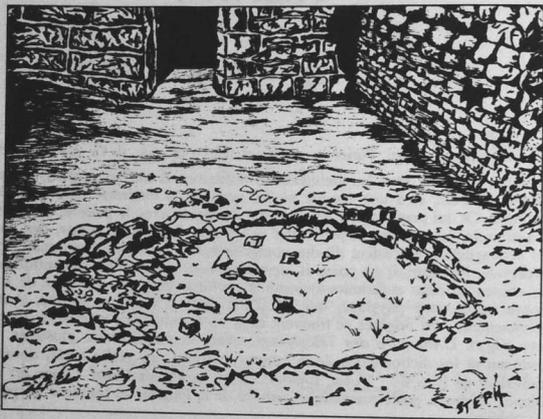


Monsieur Henri Turier est colonel. En tout cas, il l'a été ! Ce qui peut expliquer son goût pour les architectures militaires. Il est, au surplus, médecin. Du moins, il l'a été, et à une époque où les gens de la confrérie trouvaient le temps d'écouter. Ce qui peut justifier qu'habitué à dialoguer avec le patient, il se soit amusé à faire parler les pierres, en particulier celles des chemins de ronde, des donjons et des échauguettes, autrement dit des composantes de la bonne maçonnerie guerrière médiévale. En outre, il est poète et, peut-être, l'un des derniers romantiques. Il écrit des choses délicates et j'admire toujours le contraste entre ses ciselures de style et sa propre architecture physique, qui est d'une carrure impressionnante. Autre sujet d'étonnement : ses origines se trouvent dans un terroir d'une rudesse redoutable - le pays pagan. *L'Annuaire des Téléphones* révèle la présence de plusieurs Turier à Kerlouan et les dictionnaires de la langue bretonne, au verbe *turia*, donnent pour équivalent en français : "fourir, fouiner". Bref, monsieur Henri Turier est à la fois colonel, médecin, poète romantique, naturel de la Paganie et fouineur du passé et de ses archives.

D'où ce *Dernier rempart. Mémoires d'un château*, qu'il m'a demandé de préfacer. Ce que je fais d'autant plus volontiers que je connaissais une plaquette où il fait parler les quatre tours du château de Combourg et qu'aux environs de 1952 j'ai eu comme élève d'une classe de Sciences Expérimentales un Henri Turier. Les temps étaient tristement héroïques. Le lycée de Brest logeait alors dans de sinistres baraques et la ville ne conservait plus de son passé que son antique et impavide château. C'est avec celui-ci que, bien plus tard - c'est-à-dire maintenant - le même Henri Turier, à la retraite, s'est mis à dialoguer. Il ne me paraît pas douteux que le lecteur trouvera à écouter les deux interlocuteurs autant de plaisir que j'ai moi-même éprouvé.

Yves Le Gallo
Professeur émérite de *Civilisation de la Bretagne*
à l'Université de Bretagne Occidentale
(Centre de Recherche Bretonne et Celtique)





Vestiges gallo-romains

PROLOGUE

Où l'on montre l'importance des châteaux



A quelques lieues de Brest. Mais ce pourrait être n'importe où et n'importe quand.

Deux enfants s'amuse sur la plage, à la construction d'un château. L'ouvrage central massif est ceint d'un talus qui se termine à chaque angle par une tour, coiffée d'une patelle. D'autres coquillages luisants égrenés çà et là sur les sommets figurent des créneaux. On a creusé un fossé tout autour de l'enclos liliputien, percé de deux petites portes soigneusement obturées par des algues vertes filamenteuses tassées en étoupe.

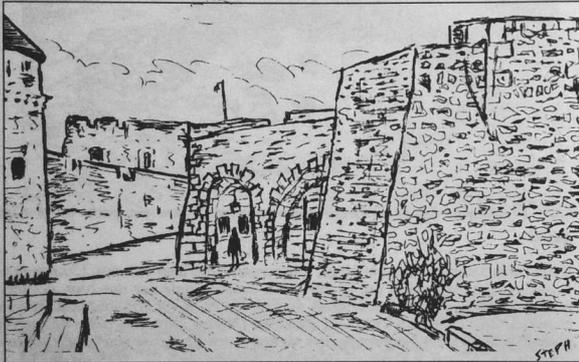
Les instants de la citadelle sont comptés. L'ennemi arrive, un ennemi implacable qui monte à l'assaut par un front de vaguelettes ourlées d'écume venant l'une après l'autre s'écraser sur le rempart fragile. En quelques minutes la place est enlevée, les douves comblées. Un flot d'une eau bouillonnante et opaque déferle, sapant à sa base le pied des tours et du mur. Il ne restera bientôt de la forteresse qu'un monticule arrondi et ruisselant. Amusés, déçus ou résignés, nos deux petits bâtisseurs assistent, sans pouvoir l'arrêter, à l'écroulement de leur oeuvre d'un moment.

Combien d'enfants sur tous les rivages du monde se passionnent ainsi pour tes constructions de rêve ? Le château, le rempart, la tour tiennent une place de choix dans le patrimoine architectural de tout l'Occident. Châteaux forts et villes closes, aussitôt après les églises gothiques et les abbayes romanes sont les monuments qui attirent le plus de visiteurs, fascinés par ces créations d'un autre âge. De Carcassonne à Dinan ces murs de pierre, cristallisation du passé militaire, sont pour chaque ville ou village qui en est pourvu le témoin heureux ou malheureux de son histoire. Et quand ils ont disparu, qu'il n'en reste que quelques ruines ou que le souvenir lui-même en est perdu, ils sont encore là, dans les noms de lieux, de communes et de hameaux. De Plougastel à Castelsarrazin, de Chatelguyon à Châteaulin, que de châteaux qui n'en sont plus !

C'est ce que je me disais en prenant mon ticket d'entrée pour le musée de la Marine au château de Brest. Si l'étymologie du mot "château" est simple : petit camp, celle de Brest est contestée. Doit-on retenir Brivates (portus) Bristoc, nom d'un roi

hypothétique, "Breiz tog" aventureuse traduction de "Bonnet de Bretagne" ? Aussi invérifiable la version qui en fait un "bout de bois" : Beg-Rest. Pourquoi tout simplement ne pas accepter "Bre" ou "Brest" petite éminence ? J'avoue avoir un faible pour les étymologies d'origine géographique s'appuyant sur des accidents immuables du relief.

- Et moi aussi j'ai un faible pour les étymologies d'origine géographique. Ceci dit au lieu de vous précipiter dans mes escaliers, mes corridors et mes salles ouvertes au public, comme un touriste moyen...



Mais qui donc osait m'interpeller ainsi ? J'avais beau me tourner et me retourner pour regarder dans la courte file d'attente où chacun préparait sa monnaie en patience : personne. Je ne voyais pas celui qui s'exprimait. Et pour cause ! Il ne parlait pas. Il se contentait de formuler ses pensées en silence, à moins qu'il ne lût dans les miennes. Toujours est-il qu'un étrange dialogue allait s'instaurer entre moi et le château (oui, vous avez bien lu). Cette visite que j'avais payée 19 F (personne âgée ou collectif) n'allait pas se révéler du tout comme les autres, pas du tout comme celle de mes voisins. Et d'abord qui leur dirait, à eux, qu'au lieu de se précipiter dans les escaliers, les corridors et les salles ouvertes au public comme un touriste moyen (c'était l'adjectif employé par mon guide) il fallait aussi savoir regarder ailleurs, c'est à dire autour de soi ?

- Sortez. Reculez un peu. Allez vous mettre, à une portée d'arbalète ou à un jet de pierre (tout dépend de qui l'a lancée). Où vous installer ? Sur la rampe pavée qui mène à mon portail. Vous vous assierrez, si vous voulez, sur le parapet de granit qui borde l'espèce de douve en contrebas (elle n'est pas d'origine). Ce sera votre première station. Ensuite vous descendrez cette allée jusqu'à vous trouver entre les deux mortiers de bronze. Dans les deux points, regardez, regardez ma façade. Ce coup d'oeil, croyez moi, vous apportera autant que le reste de la visite.

Et voilà mon premier contact avec cet étrange guide. Il n'est pas question pour moi, ami lecteur, de vous rapporter fidèlement ce que m'a appris le château de Brest. Qu'on veuille bien se contenter de ce succinct résumé. Armé de ce premier conseil, me voici donc hors du bureau d'accueil, mon billet d'entrée en poche. Je me rends d'un pas rapide, le plus rapide que je peux, au premier endroit indiqué. Je n'avais pas fait dix enjambées que de nouveau j'étais interpellé.

- Arrêtez-vous un instant. Qu'y a-t-il à votre gauche, là tout de suite ?

- Je vois un mur...

- Mais encore. Là plus bas.

- Un trou dans le mur.

Je ne voyais rien d'autre que des pierres, un peu plus sales, un peu plus rondes peut-être que les autres. Eh bien j'ai appris que ces pierres rondes et sales étaient un parement gallo-romain. Et ces assises horizontales de briques rouges qui barraient le parement en étaient la marque d'origine. Cette alternance de couleurs de pierres, j'aurais pu la retrouver à Rennes, à Angers, je ne sais encore où d'après mon savant compagnon de voyage qui poursuit :

- Et ce trou dans le mur, comme vous dites, a un nom. C'est une poterne, enfin ce qui reste d'une poterne, capable en son temps de livrer passage à hommes et cavaliers, avant que ce matelas de terre sur lequel battent la semelle tant de touristes ne soit monté à ce niveau qui n'est pas d'origine (pas plus que la douve). Vous comprenez ?

Je comprends. Ma forteresse brestoise est plus vieille que je ne pensais. Certes sa coquetterie m'empêchera toujours de connaître son âge réel. Mais elle-même, le sait-elle vraiment ? Je la croyais venue au monde au temps des châteaux forts, c'est-à-dire grosso modo au temps des Normands et des Sarrazins. Pas du tout je m'apercevais qu'elle était gallo-romaine. Mon château se trouvait, il y a deux millénaires, là sur cette langue de terre qui s'avancait dans la mer.



Dessin de E. Fleury représentant le portail et les substructions romaines visibles au milieu du XIX^{ème} siècle.

- Et qui s'avance toujours. Apprenez, Monsieur, qu'il y a des choses qui changent et d'autres non. Cette langue, appelez la "éperon" c'est plus convenable, est un accident de relief ; immuable donc, comme nous disions, idéal pour assoir une étymologie. Qui plus est, cet éperon est barré. Qu'est-ce qu'une barre ? Un rempart de terre précédé d'un fossé. Ce fossé fait de l'éperon un véritable îlot. La forteresse primitive dont j'occupe la place avait la forme d'un trapèze. Pourquoi un trapèze et non un carré ? Regardez l'éperon. La géographie, là aussi, commande. Trois des côtés du trapèze plongent dans la mer, tel un navire à la proue tournée vers le large. La poupe, mon grand côté, est adossée au quai.



Tout devient simple avec un tel guide, merveilleusement simple. Mon trapèze antique, mon "oppidum" était une enceinte de pierres (les assises alternées). De place en place le mur de clôture était gonflé d'excroissances cylindriques : les tours. Justement à mes pieds cet orifice rond que je prenais pour un puits était la base d'une tour romaine. Oui, je comprends. Mais pourquoi ce mur, ces tours, cette forteresse ? Et sans quitter ma première station entre poterne et tour (ou trou) je reçois en réponse ma première leçon d'Histoire, Histoire de France et Histoire de Bretagne. Mais avant l'Histoire encore et toujours la géographie, c'est elle qui commande. Elle est l'étude de ce qui ne passe pas. Et qu'est-ce qui ne passe pas ? Avant tout l'océan et ses rives. Comme me le dit mon guide :

- Miles spectator oceani.
- Pardon ?
- Miles spectator oceani, Soldat qui surveille l'océan. Je suis une sentinelle avancée dans la mer. Avant-poste, boulevard, je suis, j'étais tout cela.

Je m'apercevrai vite que ses métaphores sont empruntées aux langages militaire et maritime. Il se compare aussi à un vaisseau battu des flots à la proue et sur ses deux bords.

- Même à tribord ?

- Même à tribord. La Penfeld n'est qu'un bras de mer. Quant à la rade, la rade de Brest, tout le monde s'accorde à reconnaître l'excellence de cette baie, "pourvue de tous les avantages d'une manière aussi complète que si Dieu avait pris plaisir à le faire exprès", une des plus belles et des plus sûres de l'Europe. Vous n'allez pas me faire l'injure de mettre en doute ces affirmations.

Je ne lui en ferai pas l'injure en effet. Mais pourquoi "soldat" ? En quelques mots on m'apprend que ma forteresse, deux fois millénaire, ancrée sur son promontoire rocheux faisait jadis partie d'un réseau de points fortifiés implantés sur toute la côte atlantique par le commandant romain. Des petites garnisons y étaient cantonnées. Leur mission : faire face aux incursions de pirates, débarquant sur des plages isolées semant la désolation dans l'intérieur. Ce qui fait que, dès sa création, mon château était au service d'un pouvoir lointain encore plus éloigné que plus tard ne le sera le duc de Bretagne ou le roi de France.

Et nous ne sommes qu'au II^{ème} siècle. Mon quadrilatère dresse sa dizaine de tours à la pointe d'une Bretagne qui n'est encore qu'Armorique, d'une France qui n'est encore que Gaule et d'une chrétienté qui n'est encore qu'Empire romain. La Pax Romana ne durera pas toujours. Arrive le temps des grandes invasions et des ruines. Mon oppidum tient sa place et joue son rôle dans la protection éloignée du pays meurtri et désespéré. "Désespéré". Lequel de nous deux a employé le terme le premier ?

Nous qui aimons, comme je l'ai dit, appuyer nos étymologies sur des accidents de relief venons de rencontrer là une autre illustration de l'importance invraisemblable de la géographie dans le langage. Artificielle, il est vrai, cette géographie mais quand même ! Etre désespéré, me dit mon dictionnaire, c'est avoir perdu ses remparts c'est à dire sa puissance.

- J'aurai l'occasion de reparler, si ce n'est déjà fait, de cette toute puissance des châteaux.



CHAPITRE PREMIER

Dans lequel le lecteur prendra connaissance d'un étrange éperon barré



- *A*présent je vais vous demander de fermer les yeux. Pourquoi ? Pour oublier l'oppidum bien sûr, mais surtout cette façade. Je vous ferai sauter non pas dans la douve métamorphosée en terrain de sport moderne mais dans le temps. Revenez dix siècles en arrière. Fermez les yeux mais pas les oreilles ! Ecoutez, c'est un souvenir de jeunesse. On n'oublie pas ce que l'on a aimé.

Postons-nous derrière la courtine sur le chemin de ronde qui relie le portail à la tour de la Madelaine (avec un "a", pas un "e"). L'ennemi est annoncé, Anglais, Français, peu importe. C'est un ennemi, voilà tout ! Avant de tomber entre ses mains nous sommes décidés à vendre chèrement notre peau. Il devra franchir au moins trois obstacles pour parvenir à ses fins : un pont levé, une herse baissée, une douve sèche ou remplie d'eau, sans compter deux autres moins statiques : les carreaux d'arbalètes de mes défenseurs et les pierres ou l'eau bouillante tombant des mâchicoulis de mes tours. L'optimisme n'est pas de mise derrière les murs qui, s'ils sont à l'honneur, sont surtout en danger. "Danger !" semblent dire ces hommes tapis dans l'embrasure des meurtrières, l'arc à la main. "Danger !" disent ces autres courant en désordre derrière le parapet crénelé. Mieux que les trompes qui sonnent çà et là cette course et cette effervescence qui précèdent l'affrontement sont un signal d'alarme... On va se battre !

De longues fourches de bois à deux dents alignées sur le sol derrière les merlons et les créneaux témoignent qu'on tentera de résister et qu'on le fera d'abord en écartant les grappins des escaladeurs de muraille. Ceux-ci aussi se préparent activement. De l'autre côté du fossé l'agitation n'est pas moindre. Des courtiers à cheval portant au bout de leur lance des flammes aux couleurs de l'adversaire (fleurs de lys, léopards ou autres armes parlantes de bannerets plus modestes) dévalent la pente pour porter des missives aux assiégeants. Partout un brouhaha de clameurs et de rires, bruits des écus et des armes qui s'entrechoquent, sabots des montures sonnans sur les graviers, roues grinçantes des chariots...

Ouf ! J'arrête, j'arrête mes chevaux, mes chariots et ma lecture d'un épisode d'un des nombreux sièges de Brest. Je pèse ces trois mots : sièges de Brest et non sièges du Château. A l'époque tout Brest est enclos dans le trapèze, comme Saint-Malo ou Concarneau. Tout ? Non, peut-être pas. Il existe un "hors bourg" (Vous diriez un "faubourg") au delà des murailles, pour quelques pêcheurs, mais ceux-ci aussi rejoignent leurs frères "intra-muros" au moment du danger. La "ville" n'existe pas, il n'y a qu'une bourgade de quelques centaines d'habitants vivant à l'ombre du donjon du maître du Château. Il protège son monde et celui-ci est à son service. La division de la société en trois états date de cette époque féodale. Quels sont-ils ces trois états ?

C'est à moi bien sûr que la question s'adresse. Je connaissais le tiers-état dont on a tant parlé à la Révolution. Mon château a abrité les trois ordres : ceux qui se battent, c'est-à-dire qui font les guerres, ceux qui travaillent sous la protection des premiers et dont le travail est celui de la terre. Ce sont eux qui souffrent le plus, me confie mon guide, car la guerre, comme il dit, c'est parfois des batailles rangées, souvent des prises de villes, mais toujours le pillage des campagnes. Et le troisième état ? C'est ceux qui prient. Il est représenté à Brest par la chapelle intra-muros de Notre Dame de la Pitié qui se complètera plus tard par celle des Sept-Saints (des sept diocèses) mais ce second sanctuaire est hors les murs. L'un comme l'autre sont des prieurés de l'abbaye bénédictine de Saint-Mathieu, étapes pieuses sur la route du pèlerinage à ce haut lieu.

Je m'aperçois que bien des fois mon compagnon de visite déborde de son sujet, comme une ville débordant de son enceinte. On ne sait plus de quelle époque il parle, mélangeant les siècles aussi hardiment qu'il mélange les sièges. Duquel de ceux-ci vient-il de me faire le récit ? Des seigneurs de Léon, du prétendant Montfort, du connétable du Guesclin, un du Guesclin à la solde de l'autre prétendant et donc du roi de France ? Peut-être même, allez voir, fait-il état des occupants anglais ? Je me fais une raison et me contenterai de savoir que ces assauts d'escalade ont eu lieu, quelle que soit la bannière qui flottait alors sur la tour d'hommage. "Tour d'hommage" je ne me trompe pas. C'est bien l'expression qu'il a employée. Elle remonte, elle aussi, à l'époque héroïque, celle que mon guide affectionne. J'aurais souvent l'occasion pendant les dix stations de la visite d'entendre évoquer ce monde de l'hommage, des chevaliers, des vassaux et des châteaux.

- Voyez-vous, mon cher visiteur, ces châteaux (je parle des châteaux forts) s'imposent à vous, même si vous ne prononcez pas le mot. Dans l'inconscient collectif (comme on aime à dire de nos jours) des hommes d'Occident se profilent toujours, d'une façon ou d'une autre, des chemins de ronde, des tourelles au toit pointu, des ponts levés qui montent et des herses qui tombent. Eternel enchantement des châteaux, des citadelles, des remparts fortifiés. Dans notre comportement et notre mentalité ils tiennent une place inexpugnable. Personne ne les délogera de notre culture où ils sont entrés en force. C'est pour cela qu'on vient me voir. Je les représente tous : châteaux d'Ecosse hantés de fantômes, châteaux d'Espagne inaccessibles comme les rêves, châteaux d'eau et châteaux de sable, fragiles et éphémères châteaux de cartes. Avec sa double signification de demeure fastueuse et de forteresse, le château nous captivera toujours...



CHAPITRE II

Ce que le visiteur aperçoit quand il se met face à la fausse braie



Intarissable, il est intarissable quand il parle de ses jeunes années. Je croyais qu'il en avait fini ; pas du tout. Il ne m'avait rien dit sur les tours, ces constructions hautes, rondes, inaccessibles comme il disait. Je crus qu'il allait enchaîner sur le mode lyrique quand il se mit à comparer ces tours à des "traits d'union entre le ciel et la terre", de la tour de Babel, premier signe monumental de l'orgueil des hommes à la tour d'ivoire concrétisant le meilleur des refuges... mais non. Heureusement il consentit à revenir sur terre.

- Quelle que soit son importance réelle ou imaginaire, voyez-vous, la tour n'existe qu'en fonction du mur dont elle ne peut se détacher et qu'elle ne fait que prolonger en avant. Les tours protègent le mur parce que celui-ci, telle une cuirasse, a des défauts. Elle est haute la tour. Pourquoi ? Pour qu'on la voit de loin. Il faut que l'étendard claque au vent le plus haut possible. Le premier soin des assaillants quand ils sont dans la place n'est-il pas de planter la bannière "au plus haut de la plus haute tour" ? et celle-ci est la fameuse tour d'hommage dont je parlais, le donjon quoi ! Mais son vrai rôle n'est pas d'être vu mais de voir. De la plus petite, qui est l'échauguette, à la plus grande, toutes les tours sont des tours de guet... "Œil de la ville close". Et pourquoi ronde ? Parce qu'il est plus difficile de poser une échelle sur une façade ronde et sans aspérités que sur un mur plat. Et puis, dans un observatoire circulaire il n'y a pas d'angle mort. J'ai dit circulaire, c'est semi-circulaire que j'aurais dû dire..

Cet exposé sérieux d'art militaire allait-il se poursuivre longtemps ? Comme si mon guide devinait mon impatience, il abrégé son cours mais pas au point de me laisser ignorer que cet "œil de la ville close" en était aussi et surtout le bras. Notre tour qui est ronde et creuse abrite des défenseurs qui sont des "hommes de trait", moins lourds que les "hommes d'armes". Leur adresse, ils l'exercent avec des armes qui changeront au fil des ans : arcs, arbalètes, arquebuses, serpentes et couleuvrines à main... Archères et plus tard canonnières permettent de prendre l'assaillant de flanc. Je comprends à présent pourquoi on baptise ces tours des tours de flanquement.

- Voyez-vous, je vous ai abreuvé, toute à l'heure, de considérations semi-philosophiques sur l'importance des châteaux dans notre comportement. Vous m'avez pris pour un vieux radoteur et trouvé encore plus ennuyeux quand je suis passé aux explications techniques avec ces tours de flanquement. Ecoutez quand même ce que je vais vous dire à présent. Prenez garde de faire comme la majorité de mes visiteurs qui n'ont de nous, forteresses médiévales, qu'une vision romantique basée sur les ruines majestueuses qui ont tout pour séduire un artiste. Ils oublient, ou plutôt ils ignorent, que tout, de fond en comble, des creux des fossés à la pointe des poivrières, a une valeur militaire, une utilité pratique. Que rien n'est laissé au hasard. Nous ne sommes pas là pour embellir un paysage mais pour servir. L'esthétique nous a été donnée, par surcroît, à notre insu.

On nous compare souvent, et on a raison parce que le flot des touristes va indifféremment à l'un ou à l'autre des monuments historique qui, pour eux - leur guide l'affirme -, méritent un détour, on nous compare souvent, disais-je, aux cathédrales qui ont été bâties à peu près à la même époque (Ce n'est pas vrai dans mon cas. Je suis plus vieux que toutes les cathédrales gothiques, que toutes les abbayes romanes ou carolingiennes.)

Je sais. Elles vous doivent toutes le respect ô château couvert de la patine de deux millénaires. Comme il me le confie ensuite, ce souci purement pragmatique des bâtisseurs a été la cause plus tard de l'inquiétude qu'ont inspirée ces édifices de défense, menace permanente pour un état centralisé comme la France qui a suivi celle des puissances féodales. C'est en raison de cette peur constante inspirée par les châteaux forts qu'on a tout fait pour détruire, sauf quelques privilégiés.

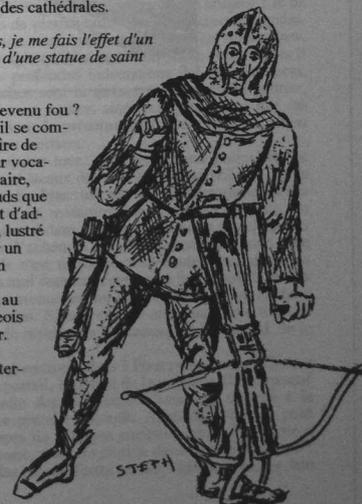
Et sur ces mots, le privilège de m'accompagner en direction de la troisième station intitulée : "Entre les bombardes". Je m'éloigne de la courtine mais me rapproche du temps présent. Chemin faisant, sur la rampe pavée qui mène à la Préfecture Maritime de l'ère atomique, je suis catapulté à l'âge des cathédrales.

- Par rapport aux cathédrales, voyez-vous, je me fais l'effet d'un collier de cheval, d'une auge en pierre ou d'une statue de saint breton.

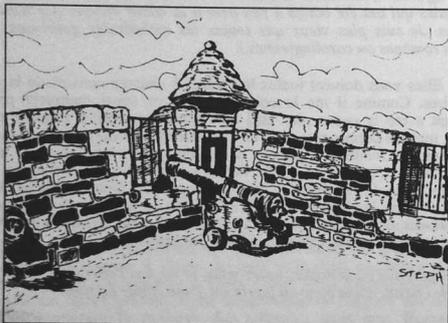
Ah ça ! Mon guide bimillénaire serait-il devenu fou ?

Je mets du temps à comprendre pourquoi il se compare à ces trois objets dignes d'un inventaire de Prévert. Tous trois ont été détachés de leur vocation première, tous trois sont destinés à plaire, jusqu'à ce que mort s'ensuive, à des badauds que ça ne gêne pas de rester là plantés et béant d'admiration devant un collier de cuir astiqué, lustré et fleurant bon l'encaustique, laissant voir un miroir là où palpitait le cou ruisselant d'un postier breton. La même utilisation ornementale a été donnée à l'auge de pierre et au vieux saint breton voué à épater le bourgeois dans son jardin jusqu'au Jugement dernier. Il m'est facile à travers l'amertume de ces propos de mesurer la nostalgie de mon interlocuteur pour sa jeunesse active et "fonctionnelle". Il est atteint lui aussi de ce mal endémique des soldats de tous les temps : le cafard.

De bavarder ainsi, nous voici au bas de la rampe. Je suis accoté sur mes deux flancs d'un canon du moyen âge,



ce que je prends pour un canon du moyen âge. Je me trompe de quatre siècles. Ces deux pièces sont des mortiers sortis tout droit des batteries côtières. Louis XVI aurait pu les voir, mais pas les ducs. Naïvement je les croyais de Crécy ou la Reole et je m'imaginai que ces lourdes et profondes marmites de fonte avaient été jadis remplies de poudre et qu'une boule de métal avait écrasé cette poudre, une boule comme celles que l'on voit en tas tout près des affûts sans roues, de mes deux "bâtons à feu". Je me représentais la broche de métal rougie au feu d'un brasero, le soldat qui l'enfonçait avec mille précautions par un minuscule pertuis et... "boum" : l'explosion, le boulet qui jaillit dans un fracas et un nuage de fumée noire, l'un assourdissant et l'autre faisant pleurer tous les assistants.



CHAPITRE III

Où l'on apprend les trois qualités que doit avoir une tour



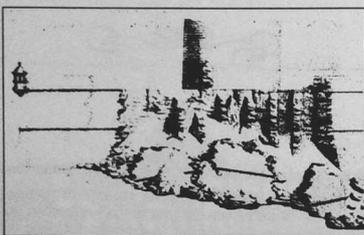
Devant moi le château. Ma position éloignée me donne l'avantage d'une vision bien moins écriquée que tout à l'heure. Je peux embrasser du regard le grand côté du quadrilatère, la face sud-est du prisme de pierre. La perfection géométrique des mille cubes de granit ou de grès est adoucie par la dentelle aérienne que font les coupoles de trois ou quatre résineux berçant leurs houppes et leurs fuseaux au-dessus de la crête horizontale de la muraille. Me vient à l'esprit l'image bizarre d'une chevelure ébouriffée qui sortirait d'une couronne gothique. Contemplé de cette place le château a fait peu neuve. Où est mon appareil gallo-romain de moellons et de briques ? Je ne vois qu'une invraisemblable accumulation de pierres taillées soigneusement alignées. Il est moins haut que je ne le croyais mon mur, mais surtout, je n'en reviens pas, quelle épaisseur ! Comment me rendre compte qu'il est épais, me direz-vous ? Mais il suffit de considérer les indentations, les profondes indentations qui en découpent, comme au couteau, le faite. Quinze brèches sont là devant moi, au moins quinze, creusées pour placer des canons évidemment, canons autrement plus longs que les deux "gros calibres" de ma troisième station. Je présume qu'ils devaient être, sinon plus puissants, du moins plus précis que des mortiers.

Ah, à ma gauche, à mon extrême gauche, une tour... Elle ne répond guère, elle ne répond même pas du tout à celles de mes châteaux de rêve. Pas de poivrières, pas de merlons, pas de créneaux, pas de machicoulis. Plus rien des tours schématiques et des pâtés de sable gigantesques dormant dans ma mémoire. Rien du beau château. On dirait qu'un coup de poing de géant l'a enfoncé dans la terre et fait voler ses chapeaux d'ardoises. Ce coup de poing est celui de Vauban. A ma droite, une autre tour. Non cette construction n'est pas une tour. Elle n'est ni ronde et ni haute, deux des trois vertus d'une vraie tour. Elle s'avance vers moi convexe comme un fer à cheval, un dos de livre, une proue de navire. Encore un amoncellement de pierres de taille. Le faite est creusé de gorges régulièrement espacées. S'étant encore une fois drapé dans sa robe de cuistre, mon vieux mentor parle de ravelin, de barbacane, de boulevard, de je ne sais quoi encore.

Pourquoi ce fer à cheval a-t-il été bâti à cet endroit précis ? Pour protéger de sa masse et de tous les feux de ses coulevrines le portail, le défaut de la cuirasse. Il est masqué à ma vue en effet, il devait l'être à celle des attaquants. Dans leur marche à la forteresse ils devaient avoir raison de ce premier obstacle. Après lui c'était le pont levis, la herse et toutes les chausse-trappes de l'époque ancienne, avant l'artillerie à feu. Ah, cette artillerie de l'époque ancienne, vraie révolution dans l'art de la guerre ! Cette métamorphose de l'architecture des places fortes et des châteaux en est une belle démonstration.

- Rappelez-vous mon récit de siège, rappelez-vous les cris poussés par mes défenseurs courant sur la courtine : "Danger ! danger !". Avec cette invention de la poudre et des boulets tout va changer. Le danger ne vient plus du pied du mur mais de plus loin : c'est la bouche de tous les canons que l'on braque désormais sur ma façade à des distances de plus en plus longues.

De mon belvédère en contrebas, entre les deux bombardes qui ne sont pas des bombardes, mon regard n'embrasse qu'une moitié de cette façade "rénovée". Tout ce qui est à droite du grand côté du trapèze m'est caché par le boulevard. Plus loin il y a un autre boulevard, le boulevard du donjon que tout le monde ici appelle le "bastion Sourdéac".



Le bastion Sourdéac en 1703 (avant sa rénovation)

- Retenez ce nom. J'aurais l'occasion à plusieurs reprises de célébrer les hauts faits de ce vaillant capitaine. Il a plus fait à lui tout seul que tous les autres avant et après. C'est à lui que la petite bourgade de 1600 habitants doit son droit de cité, donc d'existence. Pour le moment nous n'en sommes qu'à l'architecture de ma façade. Le boulevard, là devant vous, en fer à cheval est la première forme de parade à l'arme révolutionnaire qu'ont trouvée les occupants du château fort. Le boulevard Sourdéac, appelons-le plutôt le bastion - ces noms italiens font fureur à la fin du XVI^{ème} siècle -, est la seconde forme.

On me fait remarquer ensuite que toujours ont rivalisé et rivaliseront dans la perfection les progrès de l'attaque et ceux de la défense. La forme même de mon bastion (en français on aurait dit "petite bastille") en est l'illustration éclatante. Le dos de livre a fait place au tranchant d'une lame de couteau prête à fendre l'onde ou la bise et surtout mieux à même de faire ricocher les projectiles vomis par la bouche à poudre.

- D'aucuns vous diront, je ne sais s'ils ont raison, que le tournant historique de l'art de la défense des places fortes a été non pas l'usage de l'artillerie, bien peu efficace à ses débuts, mais la découverte de cette "défense en oblique". En quelque sorte l'art d'opposer aux coups un nez plutôt qu'un front. Plaisante image n'est-ce pas ?

Plaisante à coup sûr ! N'oublions pas non plus dans ce recensement sérieux des moyens de défense et Vauban, l'"incontournable" Vauban, s'est bien gardé de les oublier, l'abaissement des murailles hautes, la suppression des cibles voyantes, et surtout, surtout la divine trouvaille de la terre meuble, celle dont on fait des terrassements, là où s'enfoncent en silence des projectiles qui feraient voler en éclats et dans un bruit de tonnerre n'importe quel mur du temps passé. Un édreon ne vaut-il pas tous les écus d'acier et cottes de maille contre les coups d'épée ?

CHAPITRE IV

Quand un château raconte sa vie et ses guerres



Me voici arrivé sur la plate forme de la Tour Madelaine (ou de la Madelaine).

La tour d'angle des temps féodaux a fait place à cette construction ronde faite d'assises de cubes de granit presque aussi régulièrement disposés que ceux de ma rampe pavée. On l'a décoiffée depuis belle lurette de son étendoir d'ardoises, si tant est qu'elle en eût jamais. Une douzaine d'entailles canonnières creuse son faite, circulaire comme la margelle d'un puits. Bien entendu ni corbeaux ni mâchicoulis qui seraient bien dérisoires à l'époque des bâtons à feu, si j'ai bien retenu ma troisième leçon.

On n'arrive pas sans mal à cette quatrième station. Une certaine peine est demandée au touriste pour mériter le spectacle qui va s'offrir à lui. Il y a d'abord eu les deux stationnements séparés par une courte marche, aller et retour, sur la rampe. J'ai pu goûter à loisir la fameuse façade dont on me rebat les oreilles. Mais cette façade tant vantée, si splendide soit-elle, n'est qu'un des quatre côtés du trapèze. Me reste invisible, et pour cause, toute la proue du navire de pierre, soit, me dit mon prospectus, trois tours, trois tours au moins, proches de la pointe du promontoire : la tour de César, ronde au dehors, hexagonale au dedans, ayant conservé, elle, son mâchicoulis. Une tourelle semi-circulaire en saillie la double : ce qui fait donc deux. La troisième tour est à tribord, tout près du nez du vaisseau. Elle commande la rivière, ce qui, en termes militaires, veut dire qu'elle la domine. C'est la tour de Brest (par opposition à celle de Recouvrance en face, la tour Tanguy ?).

Le rez-de-chaussée de ma tour Madelaine a perdu sa fonction militaire de magasin d'armes mais a gagné celle de centre d'accueil. Ses vitrines présentent des brochures, des cartes et toutes sortes de souvenirs. Je ne m'y suis pas attardé, juste le temps d'acheter mon billet d'entrée, on a vu dans quelles conditions, et de jeter un coup d'œil sur une embrasure de fenêtre évasée comme un entonnoir et qui me permet de mesurer l'extraordinaire épaisseur du mur. Je suis au X^{ème} siècle m'assure une pancarte, j'en conclus que ma tour "moderne" enveloppe, c'est le mot, une tour plus ancienne.

Au premier étage la salle d'armes, ou poste de garde, est devenue la première salle du musée. Le temps de défiler au pas de course, de course contre la montre, devant chacun des douze tableaux muraux sans oublier une maquette de la ville de Brest et me voici à l'air libre.

Et là, c'est un enchantement. Un enchantement m'attend au sortir de cette première tour.

Je prends pied dans un pays de Genèse, avant la création de l'homme mais après celle des astres et des eaux. Calme et beauté. A perte de vue une étendue marine où frémissent mille petits miroirs scintillants, nappe d'eau traversée en son milieu par le ruissellement radieux tombé du soleil de ce matin d'été. Quelques rares nuages d'une blancheur de neige dérivent lentement sur la voûte du firmament poussés par une très légère brise. Leurs contours pommelés semblent la réplique céleste des molles ondulations de l'horizon. Celui-ci n'est pas dessiné par la ligne de l'océan mais par la crête des falaises rocheuses taillées à pic qui baignent dans la baie, baie qui n'est que l'épanouissement d'une autre rivière, l'Elorn, qui sert de frontière aux deux anciens comtés du Leon et de la Cornouaille.

Ma tour est sur la rive léonarde. L'autre rive au loin, là-bas, je la distingue à peine, noyée qu'elle est dans la brume prometteuse de grand soleil. Ma rive léonarde n'a rien d'un paysage biblique, ni même romantique. L'activité humaine y bat son plein.



Vont et viennent entre des étendues carrées de pelouses et des rectangles de tôle ondulée qui sont des toits de hangars, de magasins ou d'ateliers, des véhicules aux vitres éblouissantes quand elles accrochent un reflet de soleil au détour de l'un ou l'autre de longs rubans d'asphalte. Cette fourmilière humaine se meut dans la rumeur grondante, heureusement assourdie par la distance, des moteurs et des machines, percée de temps à autre du sifflet d'une sirène de bateau qui s'approche ou s'éloigne et des cris déchirants des goélands qui cisailent le ciel. Je me prends à penser que leurs ancêtres cisailaient le même ciel mais, sous leurs ailes, au lieu de ce dock bruyant et animé s'étendait un rivage ourlé d'écume et d'algues brunes. Il y a moins d'un siècle le décor était tout autre, moins d'un siècle...

Où est le temps où le ressac venait laper à son flanc babord mon vaisseau de pierre ? Peut-on encore dire qu'il domine ("commande" en terme militaire) la plaine liquide que j'ai devant moi, une plaine qu'on a obligé à s'écarter de lui toujours plus ? Je ne peux m'empêcher de le lui demander...

- Ce dock, ce quai, bref ce terre plein gâcheur de site est un empiètement de mon rival, l'arsenal.

Un rival qui oncques ne désarmera. Mon éperon barré perdra sa barre et sa pointe. C'est déjà fait. Qu'est devenue la citadelle qui dressait sa silhouette altière et menaçante au-dessus de l'onde et qui découpait l'azur de ses créneaux et de ses toits ? Aujourd'hui pour quelqu'un qui arrive à Brest, venant de la mer, tiens, ce bateau par exemple. Qu'est-ce au juste ?

C'est un remorqueur.

- Eh bien, je gage que personne dans son équipage ne remarque un château dans le quai qui s'approche.

C'est vrai. Qu'est devenu mon beau château pour qui vient de la rade ? Comment reconnaître quelque chose de féodal dans cet enchevêtrement de fils, d'antennes et de grues, dans cet échiquier de parterres, de trottoirs et d'allées goudronnées qui prennent toute la place ? Mais trêve de lamentations. Ça, c'est l'extérieur de la citadelle, l'espace hors les murs. L'intérieur de l'enceinte est inchangé, que diable ! sa surface ne peut pas avoir diminué d'un pied carré depuis sa naissance, mon "miles spectator" est encore tel le charbonnier maître chez soi. Et de mon belvédère à l'angle

des deux côtés du trapèze j'ai tout loisir, avant que mon guide n'ait repris son discours, de promener mon regard dans l'enclos. La surface est la même qu'avant, avant l'occupation moderne, mais le sol s'est modifié. La terre battue de la basse cour s'est couverte de goudron et de pavés comme à babord sur le dock. Les bâtiments se sont modifiés eux aussi, pour cela il est vrai ! Depuis quand est-il là ce corps de logis tendant ses deux ailes en retour d'équerre, comme un hôte ses deux bras, pour accueillir ses invités ? Toitures d'ardoises, baies vitrées voûtées de granit, volée de marches de granit aussi, quelle noblesse d'allure ! Quelle promotion d'être préfecture maritime pour une demeure féodale qui a servi si longtemps de casernes et de remises ! Je ne peux m'empêcher d'en faire part encore une fois à mon mentor.

- Ce n'est pas cela qu'il faut regarder. Pour l'histoire de ma vie, de ma vraie vie, beaucoup plus intéressant est ce que vous voyez là-bas au loin. Oui, là-bas sur la rive cornouaillaise.

Mon château avait repris sinon son souffle du moins sa morgue.

- Pas la presqu'île de Plougastel (A propos, vous qui semblez vous intéresser autant aux casernes qu'aux châteaux, savez-vous que jusqu'à la deuxième guerre mondiale j'habitais une caserne dite de Plougastel, belle construction datant de Sourdiac. Qu'un château fort serve de cantonnement à des soldats est dans l'ordre des choses, voyez-vous jamais je ne m'en plaindrai). Mais où en étais-je ?

Il en était, le bavard, à la rive cornouaillaise. Et à son invitation je mets moi aussi à scruter la rive cornouaillaise. Non pas l'île Ronde de Plougastel, non pas l'île Longue qui est en réalité une presqu'île mondialement connue pour tout autre chose que des vestiges du temps des chevaliers. Là, voilà, la presqu'île de Roscanvel, la pointe dite des Espagnols. Cette fois, j'avoue, la géographie n'est pour rien dans la toponymie. Après l'aventure française de mon "miles spectator", après l'aventure anglaise, l'espagnole. A l'encontre des deux précédentes, celle-ci, tout aussi pleine de bruit et de fureur, ne fournira jamais l'occasion à l'ennemi de planter son étendard sur le donjon brestois. Cette tranche de l'Histoire de Brest, qui eut pour théâtre un point du littoral éloigné de plusieurs lieues nautiques du château, est un sujet qui tient à cœur à mon vieux guide, qui se complait dans la narration de ce fait de guerre et en tire visiblement satisfaction.



Pourquoi celui-là plus que les autres ? Il y en a eu tant. Parce que c'est une page de gloire et que c'est l'une des dernières. Mon château est comme ces personnes âgées dont les souvenirs ont pris le pas sur les projets et les rêves d'avenir. Alors pourquoi ne pas redonner vie à quelques uns, les plus heureux bien sûr, et si possible les plus anciens, ceux dont personne ne risque de disputer la réalité. Cet effort de mémoire qu'ils font est comme une érosion marine qui respecte les roches dures mais dissout les tendres. Mais cette guerre contre les Espagnols n'était-elle pas aussi une guerre contre les Français ?

- Apprenez que toutes mes guerres contre l'étranger se doublent d'une guerre civile. Nous sommes faits ainsi en France. Ceci dit cette fois se battaient d'un côté les partisans du roi, Henri IV, et de l'autre ceux de la Ligue dont le chef était lui aussi, pourquoi pas, prétendant au trône. Je veux parler du duc de Guise mais je m'en voudrais de vous imposer une leçon d'Histoire, de France ou de Bretagne...

Mais il me l'imposera quand même. Il me fait prendre part à la guerre de Succession. J'ai eu droit aux Montfort et aux Blois, marionnettes princières entre les mains des deux rois ennemis qui convoitaient tous deux le beau duché.

- J'ai la faiblesse de croire que, plus que le beau duché, c'était moi l'enjeu de cette rivalité. A cause de ma position géographique incomparable, vous l'avez vu et entendu, j'étais un atout en les mains du roi anglais, qui ne cherchait qu'une chose : la maîtrise de la mer, ce qui lui eût donné une route libre entre ses deux capitales, Londres et Bordeaux. Sachant cela, il ne restait au roi français qu'à s'y opposer de toutes ses forces. Savez-vous ce que disait de moi un de ses conseillers au roi Charles VIII ?

Je sais, je sais... : "Brest est le plus beau joyau de votre couronne, Sire." La seconde guerre brestoïse (Brest et le château c'est tout un ne cesse de me répéter le "joyau") est la guerre de l'Indépendance, que les historiens français appellent, je ne sais trop pourquoi, la Guerre Folle. Ce n'est pas une guerre entre deux fous mais entre deux prétendants, comme la précédente, un des candidats voulant garder le sceptre qu'il tient de droit divin et l'autre, évidemment, ne le voulant pas. C'est l'usurpateur qui l'emportera.

- Je n'ai pas besoin de vous rappeler comment s'est terminée ma deuxième guerre.

Nul besoin en effet de me rappeler la confiscation du beau duché par un voisin aussi entreprenant que vorace, sous couvert du plus curieux des arrangements. Le dernier duc (une duchesse) entre en lice d'un côté de la barrière et en sort de l'autre, et ceci sans aucunement trahir. La couronne de Lys que va ceindre Anne de Bretagne par son mariage va la faire passer dans le camp des vainqueurs sans vraiment quitter le camp des vaincus. Et comme par un coup de baguette magique ma tour maîtresse, mon donjon, va troquer sa bannière ducale contre celle de France. Les armes de Brest, du Brest moderne, immortalisent ce partage : moitié lys, moitié hermines.

- Joli tour de passe-passe ! Vous ne trouvez pas ? A propos, faites moi penser de vous reparler d'Anne de Bretagne quand nous serons dans le donjon, devant la maquette de la "Marie Cordelière".

Je n'y manquerai pas, mon cher château. Quant au joli tour de passe-passe dont vous venez de lancer le mot, il a au moins un mérite, celui de détourner mon attention. Je comprends mieux le ton frivole que prend mon interlocuteur et aussi pourquoi il n'insistera pas sur ce pan de l'Histoire de ses combats. Il n'a pas toujours eu le beau rôle dans cette Guerre Folle. La volte face matrimoniale dont il vient de faire état ne

serait-elle pas destinée à masquer la prudence excessive, pour ne pas dire la couardise, dont firent montre à plusieurs reprises les défenseurs de la forteresse du Bout du monde ? En janvier 1489 exactement, l'ennemi du moment est entré sans coup férir chez un "miles spectator" aussi médusé que complaisant. A l'instar de plusieurs autres sentinelles avancées, Saint Malo par exemple, qui ont jugé de bonne guerre de rendre les armes sans effusion inutile de sang. Les derniers vrais défenseurs du beau duché avaient un an plus tôt payé leur courage de leur vie sur la lande de la Rencontre cruelle à Saint Aubin du Cormier.

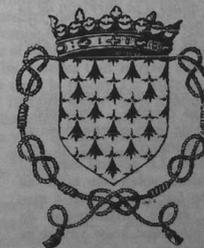
La guerre de Succession avait, on l'a vu, retenu plus longtemps que celle-ci l'attention de mon château. Mais c'est la troisième qui a ses préférences, et on a vu aussi pourquoi. Ajoutons que c'est celle qui a valu au "Miles spectator" sa plus belle récompense. Toujours est-il que cette Guerre de Religion sera le chant du cygne de mon interlocuteur. Laissons le l'entonner (il ne demande que ça).

- Vois-tu, mon ami...

Je remarque que, comme bien des gens, mon vis à vis quand il a lieu d'être content de lui l'est de celui qui l'écoute, pareillement. Le fait de réveiller les échos de ces glorieux faits d'armes le remplit d'aise et je deviens son ami, un ami qu'on tutoie.

- Vois-tu, là-bas au loin, estompée dans sa brume matinale pour quelque temps encore, la pointe des Espagnols ? C'est encore un éperon barré ! Eh oui, comme moi. Soldats et marins du roi d'Espagne y ont mis pied à terre un jour, comme ils l'avaient fait à Blavet (devenu Port-Louis) dans le diocèse de Vannes. Ils s'y sont solidement retranchés ici comme là. Leur souci : en faire des têtes de pont pour aller plus avant. Et voilà Roscanvel (c'est son nom géographique) muté lui aussi en "miles spectator" et narguant le château de Brest. En réalité, tu l'as compris, ce n'est pas ce dernier qui était visé mais le plan d'eau, le joyau de la couronne, la meilleure et la plus sûre baie du monde. Avoir raison de ce refuge idéal, c'était faire un pas en avant dans la conquête du reste du pays. Le royaume tout entier se trouvait à la portée du Roi Catholique. A peu près la même situation qu'un siècle plus tôt, lors de la lutte entre Français et Anglais. Quel atout je représente encore une fois, quelle clé ! Ah mon ami ! Connais-tu le dicton dont on prête l'origine à un conseiller du duc Jean IV ?

Si c'est l'histoire du joyau, je ne risque pas de l'ignorer. Mais non, ce n'est pas d'un roi mais d'un duc qu'il est question dans cette louange... "N'est pas sire de Bretagne qui n'est sire de Brest." Comme me le fait remarquer mon nouvel ami il faut corriger : "sire de Bretagne" par "sire de France". J'avais compris, j'avais compris...



Mais en l'occurrence la maîtrise du royaume de France les Espagnols auraient dû la partager avec la Ligue, une Sainte-Ligue, nouée par des Français ennemis de leur roi légitime, par des Guise, Mayenne, Mercœur et autres rebelles lorgnant la couronne du Roi très Chrétien, fils aîné de l'Eglise.

Interrompant mon docte mentor, je lui fais remarquer qu'à défaut d'un partage impossible il en était un autre des plus aisés : la religion, la religion catholique romaine. N'est-ce pas en son nom, ou du moins pour la rétablir chez le "fils aîné de l'Eglise" que tous ces gens s'étaient mis en guerre ? Un éclat de rire est la réponse !

- Un peu de sérieux ! Quelle est la religion au monde qui demande à ses adhérents de se tuer pour elle ? Toutes les guerres dites de religion font de celle-ci un commode paravent pour des soucis plus terre à terre. Les choses étant ce qu'elles sont, nos rebelles, Mercœur en tête, le gouverneur de Bretagne qui se souciait comme d'une guigne de la vraie foi, ont décidé de me prendre d'assaut. Pourquoi ? Toujours pour la même raison : je suis une clé. Voilà donc mes Ligueurs rassemblés et cantonnés en face, sur la rive droite, près de la tour Tanguy (A l'époque dont je parle trois tours se dressaient à cet endroit). Ils traversent, à force de rames, le bras de mer qui sépare mon flanc sud est du bourg de Sainte-Catherine (ton Recouvrance, mais Brest-même n'était guère plus peuplé). Ils n'avaient qu'une idée en tête : me prendre d'assaut. Mais voilà, n'est pas assaillant victorieux qui veut ! Mes gaillards, 6000... je dis bien 6000 en tout, avaient trop bu. La certitude d'un succès facile sans dangers ni surprises les avaient littéralement endormis. Ils dormaient mes braves de la Sainte-Union, roulés flanc contre flanc sur le glacis herbeux qui sépare ma douve (creusée au XIII^{ème} siècle par un comte du Léon) du rempart (pas celui de Vauban, évidemment, celui de Montfort) à quelques toises de ma courtine (qui n'était pas encore doublée par la fausse braie). Ils dormaient. Ce fut un jeu pour Sourdeac et ses lieutenants une fois levée la herse et baissé le pont levis de piquer des deux et, à bride avalée, d'aller semer le désarroi dans les rangs immobiles et ronflants de mes adversaires, disons des adversaires du roi. Neutralisée une branche de la tenaille menaçante reste l'autre, bien plus terrible. Sur l'éperon barré de Roscanvel les Espagnols étaient aux aguets. Passons les détails. "Sus aux Espagnols ! En avant saint Denis ! (ou saint Samson comme dans les troupes duciales de naguère)", et les hommes du château d'en de ça de la rade de s'en aller en découdre et se mesurer avec ceux du château d'au delà. Embarquer, faire voile vers la pointe, mettre pied à terre, tout cela fut l'affaire d'un instant. Les Anglais nous ont beaucoup aidés dans ce coup de main. Tu vois, le vent tourne. Le résultat de l'affaire ? Une victoire éclatante ! Jamais plus on ne verra sur nos côtes l'étendard "sang et or" du champion de la catholicité ; quant à la garnison de la Pointe, sur 400 hommes, il ne resta de vivant que 9 ! La deuxième branche de la tenaille était définitivement écartée.

Ce que n'a pas dit le narrateur c'est que les hommes de Sourdeac avaient intérêt à se presser : arrivaient à marche forcée, à la rescousse de leurs compagnons en mauvaise posture, d'autres bannières "sang et or", celles de la citadelle de Blavet. Le général espagnol d'Avila, avec 4000 fantassins, volait en effet au secours des assiégés. Ceci ne fait que grandir, à mes yeux, notre citadelle qui venait brillamment de signifier son congé au roi catholique aussi vorace et entreprenant que le roi très chrétien, un siècle plus tôt.



- Adieu roi d'Espagne. Bonjour ô mon roi de France et de Navarre ! En voilà un qui me devait une fière chandelle ! Mais je n'avais pas fait un ingrat. Devenu maître sans partage du royaume, Henri IV me décerna une décoration qui valait, et vaut toujours, son pesant d'or. La bourgade de 1 500 habitants devient ville royale comme Bordeaux. Quant à mon sauveur, Sourdeac, il fut fait, en récompense de sa loyauté et de ses éminents services, marquis d'Ouessant. Tout est bien qui finit bien.

Ah mon ami ! Mes yeux se mouillent et ma gorge se serre, rien que d'avoir fait revivre mes derniers exploits. Une page tourne, non, un chapitre, et quel chapitre, prend fin.

Ah mon ami ! Fasse le ciel que ne se ferme ce livre ! Non ! Il reste encore beaucoup à lire dans mon livre d'or. Mais vois-tu, plus rien ne sera pareil après Sourdeac et Henri. Passe le temps, passe la splendeur, pas pour la ville... pour moi. Une ville qui tout me devait. Elle prend ses distances. C'est ainsi : " Nunc dimittis."

Je respecte l'émotion du "miles spectator" et la met à profit pour quitter mon perchoir à touristes et gagner à pas comptés la station suivante. Mon excursion continue, à travers l'espace et à travers le temps, bousculant l'ordre chronologique avec autant de désinvolture que des hommes d'armes le feraient avec des hommes de trait, des cavaliers avec des piétons et les hommes du château de Brest, on vient de le voir, avec ceux du château de la Pointe des Espagnols.

- Jusqu'au bon roi Henri, les souverains n'avaient vu dans le plan d'eau où se jette la Penfeld et dans l'embouchure de celle-ci, je viens de le dire, qu'un débarcadère et un mouillage parfaits. Pour assoir une politique navale ceci est insuffisant. C'est à Richelieu, ami, que nous devons une autre pensée, c'est à lui que nous devons le port et l'arsenal : construire et réparer les navires. Conçu par le grand ministre, ce dessein prit corps avec un autre grand ministre. Tu as entendu parler de Colbert ? Je n'insiste donc pas, d'autant que ce n'était plus moi qui les préoccupait mais leur port de guerre, "leur" Brest comme ils disaient. Et Sainte-Colombe, le connais-tu ? Non ? Un port, une base navale se doivent d'être protégés, n'est-ce pas ? Les ennemis peuvent venir des deux côtés, de la mer et de la terre. Les premiers seront tenus en respect par une couronne côtière de forts et de batteries, du Goulet à l'Elorn et de l'Elorn au Goulet. Le nom de Duquesne s'attache à cette défense. Quant aux ennemis venus des terres, pour les éloigner il faut une autre couronne : les murailles fortifiées. Sainte-Colombe a laissé son nom, bien oublié celui-ci, à ce second système protecteur. Et Vauban, me demandes-tu, Vauban dans tout cela ? Apprends ce que dit de moi le génial sapeur.

Et mon "miles spectator" de me donner à lire un compte rendu de mission que lui avait confié Louis XIV sur la défense du Port du Ponant. On y parle du château comme de la véritable forteresse de Brest. La sûreté de la ville et du port, constate le grand maréchal, doit consister dans cette citadelle et rien d'autre. Mais l'enceinte bastionnée de Sainte-Colombe était déjà en place. Bien qu'elle "occupât assez bien le terrain" elle avait un vice et quel vice : elle "assiégeait" le château c'est-à-dire qu'elle l'encerclait au point de lui enlever tout moyen d'être secouru par terre et par mer (quand l'ennemi est déjà dans la place). Le château serait pris comme rat en piège entre enceinte et rade et l'affaire serait "sans ressource". La mesure prescrite par le grand investisseur de citadelles pour pallier ce "pernicieux défaut" : faire passer l'enceinte au travers de la ville. Remède chimérique bien entendu et on prit le parti de tout laisser tel quel. Ce qui explique comment lentement le castel bimillénaire est entré dans l'ombre et dans l'oubli.

- Il m'a fallu me résigner à n'être qu'un bastion parmi les bastions de Sainte-Colombe. Le plus imposant, certes, le plus redoutable, le plus chargé d'ans et d'Histoire, mais un bastion voilà tout. Et, vu de la rade, il en va de même : que suis-je de plus qu'une grande batterie côtière ? Je te le demande. "Sic transit gloria mundi."

CHAPITRE V

Chemin faisant...



Me voici à présent sur le sentier qui va de la Madelaine au portail Paradis, levée de terre gazonnée, moderne et pacifique chemin de ronde. Ce faisant je me donne l'impression de cotoyer deux mondes. A main gauche, vers ce qui fut l'enclos féodal, c'est la vie, concrétisée tout au long du sentier, par des ramures de résineux, de genêt et de quelques platanes frémissant à la brise et à l'envol d'oiseaux dérangés par nos bruits. Le cycle des saisons est une ronde des couleurs du feuillage et des fleurs. A main droite en revanche m'escorte une suite régulière de merlons et de créneaux figés pour l'éternité dans l'austérité froide du granit et du ciment. J'ai tout loisir ici comme à la margelle de ma tour Madelaine de jauger d'un coup d'oeil la prodigieuse largeur de la courtine protectrice et d'imaginer les défenseurs faisant pivoter les tubes de leurs canons (ou caronades) dans l'embrasure en éventail qui s'ouvre sur la plaine en contre bas. Une paire d'anneaux d'acier destinés à l'amarrage des bouches à poudre orne chacune des brèches. Comment venir à bout de si formidable défense ? Si je n'avais en mémoire la peu glorieuse attitude de mon beau château pendant la Guerre d'Indépendance je répéterais bien volontiers :

"Ville défendue par Vauban, ville imprenable."

CHAPITRE VI

Ancre d'or, queues de cheval et feuille de chêne

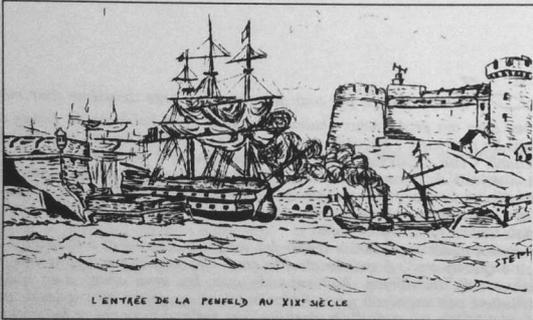


*A*ttends, N'entre pas tout de suite dans cette deuxième tour même si c'est ainsi dans ton programme. Quand perdras-tu cette habitude de foncer tête baissée dans les intérieurs ? Regarde autour de toi que diable ! Le dehors, crois moi, vaut le dedans. Cette deuxième tour est d'ailleurs double : deux tours jumelles encadrent mon portail. Je t'ai assez dit l'importance, de la porte d'entrée ; point sensible par excellence de toutes ces enceintes et qu'il faut protéger à tout prix. C'est la raison de ces lourds vantaux, de ces herèses, de ces assommoirs et plus tard de ces barbacanes. Mais tout ceci je te l'ai déjà dit. Fais moi plutôt le plaisir de tendre les yeux à ta gauche et à ta droite, Tu l'as déjà fait ! Qu'importe ! A gauche c'est la cour, basse-cour par opposition à l'autre, la haute, celle du donjon. En temps de paix les deux cours d'un château féodal n'abritent pas les mêmes gens. Rappelle toi ce que je t'ai dit sur les deux états de la société ! Ceux qui travaillent n'ont pas à se mêler à ceux qui se battent. En temps de guerre, c'est une autre affaire. Regarde à ta gauche la cour d'honneur de la préfecture maritime (ce que ton jargon moderne, qui n'hésite pas à tronçonner à mi corps les mots appelle la PRE-MAR). Regarde ce sol que le soleil rend tout luisant de ses cubes de granit ou de grès ocre et gris, supportant quotidiennement, depuis la fin de la guerre (la guerre mondiale bien sûr, pas "ma" guerre féodale !), les allées et venues des marins. Il y a dix siècles il résonnait du pas pesant des hommes d'armes (ou plus alerte des hommes de trait) et de tintement des sabots de cheval, quand on se hâtait vers la herse ou le chemin de ronde. Mais entre cet âge reculé et aujourd'hui que de scènes dont cet enclos a été le décor ! Ferme les yeux, encore une fois. Voici deux acteurs, deux seulement parmi cent possibles de ce théâtre d'ombres aujourd'hui tous bien oubliés. Le premier...

"Le premier..." mais je ne vais pas prendre le risque de lasser mon lecteur en lui rapportant fidèlement tout ce que j'ai appris ce matin. Le premier des deux "héros" qu'il a voulu me présenter était dans cette cour à l'été 1939. Il porte un bourgeron gris sale et un bonnet de police à deux pointes (nous dirions aujourd'hui un calot) bleu marine. L'ancre d'or et le chiffre "2" bien apparents sur cette coiffure montrent que c'est un de ces hommes du 2^{ème} Régiment d'Infanterie Coloniale, qui, dit la chanson, ont deux coeurs : celui d'un matelot et celui d'un soldat. Le soldat a des occupations on ne peut plus pacifiques : dans sa main un balai de genêt. Tous les jours on peut voir ses frères d'armes se livrer à ce genre d'activités : abords du quartier, latrines "

"pluches", corvée de fourrage ou d'abreuvoir. La vie de château ! A la fin de cette année 1939 tout va changer.

Le second personnage est encore un homme des casernes, mais plus ancien. Son régiment est le "Royal des Vaisseaux" et ce régiment en cette année 1770 se prépare lui aussi à la guerre, mais cette guerre a apporté beaucoup de gloire à Brest, c'est même cette guerre qui lui en a apporté le plus : l'Indépendance des treize colonies anglaises d'Amérique. Mac Orlan, l'écrivain qui a le mieux parlé de Brest, nous dépeint ce soldat en habit blanc, collet et parements bleu ciel, bas rouge, souliers noirs à boucle de cuivre. Ils sont quatre ces fantassins du "Royal des Vaisseaux", assis à califourchon sur un banc de pierre, chacun prend dans sa main les longs cheveux de celui qui est devant lui et en fait une tresse, une coquette et jolie cadennette. Sur le sol à leurs pieds un tricorne, le tricorne de l'Ancien régime finissant. Ses trois pointes symbolisent, disait-on, la fierté, la franchise et la décision. D'autres soldats vont, viennent et aussi quelques hommes qui ne sont pas des soldats mais des



pensionnaires du "Grand Collège". Regardez leurs sabots, les fameux sabots de l'arsenal, leur coiffure qui rappelle le bonnet phrygien et surtout les chaînes qui traînent à leurs chevilles. Ce sont des bagnards, successeurs des galériens du port du Levant. Les Brestoïses ne les aimaient pas. On leur reprochait d'enlever le pain de la bouche aux "vrais" ouvriers, artisans et compagnons. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil si ce n'est la façon de parler !

A ma droite le spectacle est tout autre. Invité à engager ma tête dans une brèche canonnière, je m'aperçois que je domine l'esplanade du château, là où s'étend aujourd'hui la place du Général de Gaulle : banc de pierre, haies taillées avec soin, symphonie des couleurs changeant au fil de l'année dans les plates bandes, les arbres et les bosquets, eau jaillissante, petits voiliers voguant dans les bassins... font de cette terrasse chargée d'histoire un jardin d'agrément.

- Sais-tu ce qu'est un glacis ?

Comme si je ne le savais pas ! Ce talus faiblement incliné qui prolonge la crête de la contrescarpe des douves à la Vauban. Le Moyen Age ignorait le mot mais pas la chose. La courtine de mon château brestoïse plongeait dans un fossé, elle aussi, creusé par les hommes du comte de Léon. Et au delà de celui-ci une pente douce descendait jusqu'au ravin. Ce ravin totalement comblé aujourd'hui séparait les abords

immédiats de l'acropole du "hors-bourg" qui la prolongeait. En son temps un sire de Montfort avait dressé une première barre, une première muraille de pierre, moins pour protéger les rares habitations élevées sur ce no man's land que pour empêcher des investisseurs éventuels d'en faire des points d'appui. Cette première ceinture se déroulait de l'embouchure de la rivière à la rade : rue Monge et rue Amiral Linois.

- Ce sire de Montfort n'était pas encore duc de Bretagne.

Je sais. La tête de file de la dernière dynastie n'était que prétendant, mon guide oublie qu'il m'a déjà tout raconté de cette première guerre de succession, de ces quarante ans de lutte fratricide, Montfort contre Blois, Bretons "Gallo" des cinq diocèses de l'est contre Bretons "bretonnants" des deux diocèses de l'ouest ; en fin de compte roi de France contre roi d'Angleterre. On tire les marrons du feu et c'est lui qui les croque. Le prix de son concours à la cause bretonne se concrétise par la possession de cette citadelle du Bout-du-Monde. Au demeurant, celle-ci ne s'en plaint pas, semblable à ces coquettes qui ne trouvent pas déplaisant d'être convoitée par deux galants à la fois.

Et toute cette digression dans l'Histoire de Bretagne pour un seul mot : "glacis". Tout est prétexte à mon "moult fort chastel" pour faire renaître de leurs cendres les jours de gloire. Je l'ai sous mes yeux à présent le glacis (qui n'en est plus un depuis beau temps). Je n'ai qu'à laisser la bride à mon imagination galopant flanc à flanc avec mon vénérable cicéron qui dévide le fil de tant de souvenirs. Encore un saut mais un saut de puce cette fois. Le Brest qui vient à nous n'est pas celui des Montfort et des Blois, c'est celui d'avant la deuxième Guerre Mondiale. Pendant plusieurs siècles, me dit-on, ma ville aurait gardé le même aspect.

Allons donc ! Passe encore qu'un château fort reste tel qu'en lui-même si longtemps, mais une ville ? Si je comprends bien, mon calot à deux pointes de 1939 et mon tricorne de l'Indépendance américaine auraient braqué leurs prunelles par cette canonnière sur un même panorama ?

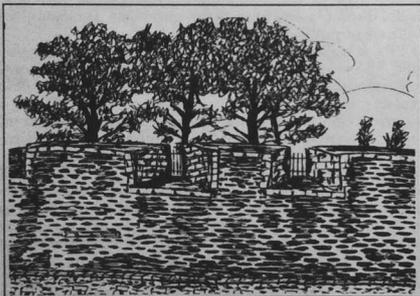
Eh oui ! Ils auraient embrassé le même spectacle. Leur cité était la même : deux têtes et un seul corps, malgré la coupure large et profonde de la rivière, bordée sur ses deux rives par la même ligne blanche des superbes constructions de Choquet du Lindu. Deux têtes et une seule couronne, celle que lui a dessinée Sainte-Colombe, critiquée, on l'a vu, par le génial Vauban, une couronne à quinze fleurons dont le plus prestigieux, on l'a vu aussi, est mon "miles spectator" ici présent et qui ne tient pas à être en reste.



- As-tu déjà vu une feuille de chêne ?

Passes encore d'ignorer un glaciis mais une feuille de chêne ! Mon château se compare volontiers ou plutôt la ville dont il est, comment l'oublier, le berceau, à une feuille de chêne. Chacun de ses quinze angles vifs de verdure, de terre et de pierre qui servent de ceinture tutélaire rappelle à mon guide la dent d'un engrenage ou, c'est l'image qu'il affectionne, la dentelure d'une feuille de chêne.

- Une feuille de chêne avec sa nervure centrale nourricière d'où partent à droite et à gauche des rameaux tortueux ou rectilignes, les rues et les venelles enlaçant çà et là des taches claires, jardins, églises et cloîtres, hier terre sainte aujourd'hui casernes et terrains de manœuvre pour soldats (la Révolution, que n'a pas connu le "Royal des Vaisseaux", a opéré cette mutation). Que ce soit à Brest ou à Recouvrance, les sillons creusant l'agglomération urbaine se heurtent aux escarpes, douves et contrescarpes de Sainte-Colombe. Mais là où le "cul blanc" de l'Ordre ancien imaginait un dernier rempart à opposer à l'Anglais ennemi, le bourgeron du temps nouveau ne voit qu'un terrain vague et creux propice à la petite guerre, aux ébats amoureux ou à la cueillette des mûres.



CHAPITRE VII

Je ne donnerai pas ma place pour un boulet de canon



Nous voici au dehors des tours jumelles. Je me suis contenté à vrai dire de les longer par un étroit couloir sous les toits en forme de demi-cercle. Je me serais cru dans un moulin à vent ou plutôt dans deux moulins à vent réunis par un passage plat. Soigneusement obturées par des vitres des meurtrières verticales jalonnent mon chemin, des meurtrières qui ne reçoivent plus, depuis trois siècles, la visite d'un tireur à l'arc. Curieusement mon guide deux fois millénaire qui avait tant de choses à me raconter aux stations précédentes est muet. Pas un mot sur les archères ni sur le mâchicoulis à nos pieds. Nous sommes pourtant sur un chemin de ronde ! Cette partie du voyage serait-elle dénuée de tout intérêt pour lui ? J'ai su depuis le pourquoi de ce silence. L'utilisation qui a été faite de tout ce bâtiment déplaît souverainement à mon compagnon. Oh pas le musée de la marine ! Rien à dire. Au contraire, la contemplation admirative (ou ennuyée) de maquettes ou de peintures marines dans les deux salles rondes du premier étage leur donne de la valeur, voire une nouvelle jeunesse.

- C'est ce qu'on en a fait avant qui m'agace. Avant la guerre (la deuxième guerre mondiale, bien sûr).

Mon guide veut bien, enfin, sortir de son mutisme boudeur.

- Les soldats que tu as vus par la pensée balayant la cour ou tripotant leur queue de cheval, eh bien, tu aurais pu les voir agrippés aux barreaux de mes fenêtres, gesticulant comme singes en cage.

Tout le portail Paradis dûment barreaudé pour prévenir évasions et défenestrations s'était mué en locaux disciplinaires : arrêts simples, arrêts de rigueur. Quel panache ! Les planches du pont-levis si souvent martelées naguère par les pas pesants des écuyers et des chevaliers en armes, les payés de la cour tout crépissant des sabots de cavalcade en liesse allaient devoir, jour après jour, supporter le lent défilé des chariots de pinard et de vivres, les allées et venues des brodequins, les fantassins de corvée empoignant à deux, chacun d'un bord, les lourdes norvégiennes de haricots, de soupes ou de rata et les montant aux salles de police ou d'isolement des trois étages. Au jus là dedans !

Qu'ajouter à cela ? Rien. Sur mon chemin de ronde à double courbure je me suis contenté de porter les yeux sur la décoration murale. Mon beau château à tous les âges, la ville qui le prolonge quand elle venait tout juste d'acquérir son droit de cité. Je sais, je sais... Le roi Henri, Sourdéac le marquis d'Ouessant. Et auparavant le lion des comtes, les hermines du duc, les léopards ennemis, les lys enfin, les lys du roi. Tiens ! Pas les trois couleurs de la Nation ? Attend-on que je sois sorti de mon balcon doublement galbé pour m'en toucher un mot ?

- Arrêtons-nous ici, veux-tu ? Tourne ton regard à main droite. La ville, encore la ville, mais plus la même.

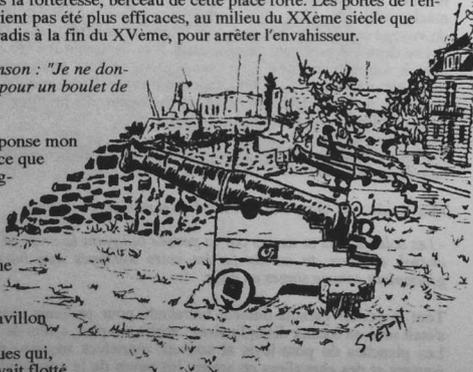
Ce n'est plus Brest ?

- Saute encore une fois dans le passé. Cinquante ans, pas plus, il ne reste rien du Brest dont j'étais si fier, celui que je t'ai présenté au seuil de mon portail. Rien du Brest, à deux têtes et un seul corps, né de la pensée d'un ministre et de la main d'un roi, bien à l'abri dans sa couronne étoilée aux quinze bastions et dont les deux fois sept rues dévalaient en pente douce du rempart au fleuve, de Sainte-Colombe à Choquet du Lindu. Rien des avenues aristocratiques et des venelles populeuses, rien des enclos de terre sainte et des cours de quartier. Ne reste-t-il rien de la toile d'araignée tendue d'un bastion à l'autre depuis deux siècles ? Si. Eux sont toujours là ; eux, les bastions. Construits pour rendre notre cité portuaire inviolable, ils ont accompli leur mission pendant plus de deux siècles, enfin on peut le croire. Pendant plus de deux siècles "des villes que l'on prend, Brest n'eut jamais le sort" et dissuadé Hollandais, Anglais et Prussiens de venir s'attaquer à elle. Mais après, tout a changé. En juin 1940...

Je sais... Je sais ! En juin 1940 un ennemi qui passe outre ces fortifications dérisoires et qui entre dans la place forte aussi facilement, non, plus facilement, que les soldats de Charles VIII dans la forteresse, berceau de cette place forte. Les portes de l'enceinte urbaine n'avaient pas été plus efficaces, au milieu du XXème siècle que celles du portail Paradis à la fin du XVème, pour arrêter l'envahisseur.

- Tu connais la chanson : "Je ne donnerai pas ma place pour un boulet de canon" ?

Sans attendre ma réponse mon guide me confirme ce que je savais depuis longtemps. Sans avoir reçu un seul coup de canon, la place s'est donnée à l'adversaire. En revanche celui-ci a vendu chèrement sa peau avant d'amener le pavillon à la croix noire des Chevaliers teutoniques qui, quatre ans durant, avait flotté sur la tour maîtresse du château fort.



Ironie du sort, les remparts qui n'avaient été d'aucune utilité pour retarder l'invasion le furent pour retarder la libération. L'ennemi était intra muros et y resta jusqu'en septembre 1944.

- Si tu avais, comme ce matin, collé ton œil dans cette gorge canonnière, sais-tu ce que tu aurais eu sous les yeux ? Un spectacle d'Apocalypse.

Apocalypse d'un côté, Genèse de l'autre. Mon château est-il situé entre les deux chapitres extrêmes de la Bible ? Cette époque funeste qu'il vient de me rappeler met des marques d'émotion dans la voix de mon guide.

- Spectacle d'Apocalypse. Il ne restait rien. Si... je me trompe. Là, devant toi, à ta gauche, à une portée d'arquebuse, émergeant de ce champ de ruines, cinq à six arcades de granit avaient été épargnées et continuaient à courber leur col de cygne. Tiens, regarde les, là derrière les arbres de la place du général de Gaulle. Tout ce qui restait...

Non, il restait le château. Quel beau sujet de méditation : le berceau de la ville seul digne de lui survivre !



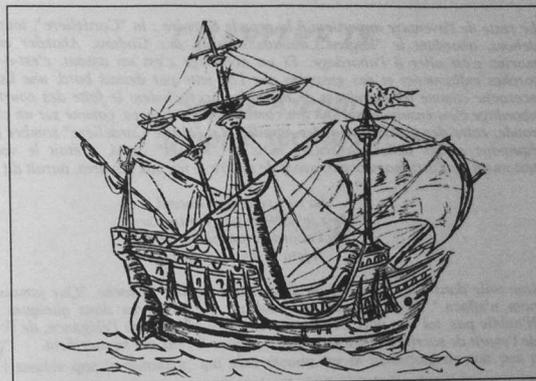
CHAPITRE VIII

Où nous est conté le dict de la Cordelière

Nous voici arrivés au seuil de mon donjon. Quelques mots d'explication avant d'y entrer. Je ne t'apprendrai sans doute pas l'étymologie du mot : "dominus", seigneur, qui est aussi celle de ces trois dérivés : "domination", "domaine" et "danger". C'est ma tour maîtresse, ma tour d'hommage comme je disais. Il est, il était plutôt, un adage : "pas d'homme sans maître, pas de terre sans seigneur". Je te rappelle que "hommage" vient de "homme". Bref ! Tout ceci pour illustrer l'importance de ce château dans le château, de ce saint des saints, dernier refuge des occupants quand l'ennemi a passé les portes et se trouve déjà dans la basse cour. Cette citadelle qui comporte trois tours mais dont seulement deux sont visibles de cet endroit est séparée du reste de l'espace clos, par un pont levés (encore un !) Bien entendu ici encore des créneaux des merlons, des meurtrières et, à l'origine tout au moins, des poivrières pointues. Quand Vauban sera passé par là il fera sauter toutes ces coquilles de "brennig" qui protègent contre la pluie brestoise mais en aucune manière contre les boulets de canon. Au contraire, rien de tel pour attirer les coups ! Mais si depuis Crecy et la Réole les canons servent aux assiégés ils servent aussi, aux assiégés qui, pour ne pas être en reste, ne se priveront pas d'armer d'artillerie à poudre les plate-formes de leurs sommets. Et ce sera la naissance des coulevrines, serpentines, veuglaires, fauconneaux et tous ces tubes à nom de reptiles ou d'oiseaux. Ceci dit, un donjon n'est pas là uniquement à des fins de défense, c'est aussi la résidence des hôtes de céans. Quand il y en a...

Quand il y en a. Que veut dire mon cher château ? Je le soupçonne d'être moins sûr de lui tout à coup quand il mentionne cette deuxième face de la "vie de château". Sa mémoire est moins fidèle comme si elle reculait devant certains obstacles. Mon imagination, elle, n'a aucune raison de le faire. Et en avant les joueurs de viole, les ménestrels et les jongleurs, les gentes dames et les chevaliers. Sortez de l'ombre brocatelles, brocards et autres étoffes de prix qui tendez les murs ronds du foyer seigneurial sans oublier les feuillages et les pétales de fleurs qui en jonchez le sol. Je peux à loisir faire passer et repasser toutes ces images et bien d'autres encore. Personne ne me démentira, même s'il semble que ce donjon n'ait guère servi, au cours de sa période faste, d'habitation de maître et qu'on l'ait surtout utilisé, encore et toujours, à des fins martiales, tant au premier étage, lieu de réunion des officiers du sire duc (ou du sire roi) qu'au rez-de-chaussée dont on faisait un dépôt d'armes, un magasin ou un arsenal.

On dit que la duchesse Anne, pardon la reine de France Anne de Bretagne, aurait passé quelques nuits dans la tour de ce donjon qui porte son nom. Elle revenait du Folgoët où elle avait prié Notre Dame de lui donner le bonheur d'une maternité, à moins que ce ne soit celui du rétablissement de la santé de son royal époux. Elle aurait même entendu la messe dans ce petit oratoire de la Trinité aménagé dans une embrasure du donjon (ne pas confondre avec la chapelle N.D. de la Pitié). Anne aussi était très pieuse et a tenu à ce que le nom de Marie soit donné à un bateau, une caraque, construit et armé à Morlaix, notre plus beau navire en ce temps.



- A propos connais-tu le dict de la "Cordelière" ? "Marie la Cordelière" est le nom complet de ce bâtiment. Pourquoi "Cordelière" ? Parce que Anne appartenait au tiers ordre des Cordeliers, fils spirituels de saint François. Ce nom a rendu célèbre une des actions les plus glorieuses de notre marine. La "Cordelière" était en rade ou en mer d'Iroise, je ne sais plus. Son commandant Hervé de Portzmoguer, un brave parmi les braves, eut l'envie de donner une réception à bord en l'honneur de la fête du jour : saint Laurent. Saint Laurent ou non, c'est toujours un honneur que d'être invité à bord. Imagine, passant la coupée de la caraque à pas prudent et soulevant le bas de leurs robes, toutes les belles dames de Brest et des environs (300 avec les hommes), de bonne race pour la plupart et venant de châteaux moins célèbres que moi mais bien quand même.

Bref ! On donnait une grande fête. Pas de fête sans musique. Pas de musique sans danse. Tout n'était que rire, compliments et gracieusetés. Le plaisir était décuplé de faire farandoles, giges et virevoltes sur un plancher oscillant. Je vous laisse à penser la splendeur des deux bords illuminés. Tout aurait pu en rester là. Mais alors qui s'en serait souvenu ? Je te le demande un peu. En pleine nuit : coup de théâtre alors que tout battait son plein, que tournoyaient à perdre souffle cavaliers et cavaliers. Coup de théâtre. En l'occurrence c'est un coup, de canon. Et puis deux et puis trois ; et puis un tonnerre s'abattant sur l'armée navale au mouillage. Profitant de l'accalmie qui régnait à bord de la "Cordelière" nos ennemis. (il est assez piquant d'appeler ennemis ceux qui ont été mes maîtres vénérés un demi siècle plus tôt) nos ennemi, dis-je, s'étaient annoncés à l'horizon. Un gabier de chez nous (ces gens là voient en pleine nuit) signale du haut de son nid de pie des mâts sur lesquels grandissent à vue d'oeil les léopards d'or et la croix rouge de Saint Georges : les Godons !

"Danger !" Le même cri, rappelle-toi, que jadis les archers derrière leurs créneaux. Le mot se traduit sur mer par "branle bas" ou "tout le monde à son poste". Je ne sais ce qu'il faut admirer le plus de la présence d'esprit de Portzmoguer ou du dévouement de ses belles invitées. Sans hésiter (mais peut-être l'a-t-il fait), sans consulter quiconque (cela est sûr), l'audacieux capitaine fait arrêter les festivités et met son équipage aux emplacements de combat, et cap sur la flotte anglaise. Sa tâche a été difficile. Elle l'aurait été bien plus si les pleurs et les supplications de ses invitées, transformées en otages à leur corps défendant, étaient venues à la traverse de sa décision. Cela ne fut pas.

Le reste de l'aventure appartient à la grande Histoire : la "Cordelière", toutes voiles dehors, abordant le "Régent", vaisseau amiral des Godons. Aborder en termes marins c'est aller à l'abordage. Et un abordage c'est un assaut, c'est-à-dire des torches enflammées et des grappins que l'on jette par dessus bord, une lisse qu'on accroche comme les escadours de murailles accrochaient le faite des courtines. Un abordage c'est ensuite et surtout des combats corps à corps, comme sur un chemin de ronde, entre des assaillants et des assaillis. La "Marie Cordelière" sombre avec son équipage et ses belles danseuses mais le "Régent" aussi. C'était le voeu et le testament de Portz moguer qui, avant de mettre le feu aux poudres, aurait dit :

La mer sera mon linceul
Mais je ne veux pas y entrer seul
Et l'abordant par son tribord
Il jeta le feu à son bord.

Une toile dans une des salles du donjon immortalise la scène. "Que jamais nul son nom n'efface." dit la légende du tableau. Tu la verras dans quelques instants. N'oublie pas, toi non plus, cette extraordinaire alliance de l'élégance, de l'orgueil et de l'esprit de sacrifice. Dieu pardonne toujours à ceux qui se sacrifient.



CHAPITRE IX

Sainte Azenor, à notre secours !

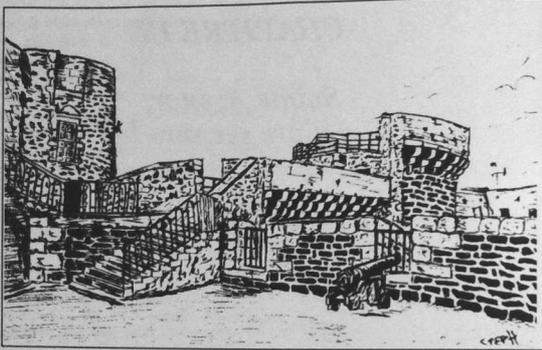


Il semble que le narrateur, qui s'est étendu sur la narration, ne soit pas pressé d'entrer dans le donjon. Ne voilà-t-il pas qu'il me demande à présent de me tourner un peu à gauche, comme un voilier virant pour trouver une allure qui gonflerait mieux la toile.

- Non ! Je ne te demande pas d'observer les hauts de Recouvrance. Plus près beaucoup plus près et derrière mes murs. Oui, elle, ma tour n° 2, ma petite dernière ou plutôt ma petite première ! Regarde-la : élégante, svelte et fuselée comme une colonne gothique, disent les prospectus d'invitation. C'est ma tour Azenor.

Je lis dans les pensées de mon guide non comme dans un prospectus d'invitation, mais comme dans un livre ouvert. Est noble qui date pour mon vénérable mentor qui brûle, je le sens, de me conter une deuxième histoire. Avec celle-ci, nous allons remonter loin dans le temps. Les armes parlantes que l'on voit à l'entrée ne doivent pas faire illusion. Les hermines de l'écu n'évoquent pas Azenor, qui vivait au VI^{ème} siècle qui n'est pas encore le temps des hermines ni des ducs de Bretagne. Mais qui est donc cette Azenor dont on me rebat les oreilles ? Que vient-elle faire dans un château fort ?

- Azenor était la fille unique du comte de Léon, un comte dont l'histoire n'a pas retenu le nom. A propos cesse de te gargariser avec ces titres de duc, de comte, de prince qui ne signifient pas grand chose dans ces siècles. Mettons que le père de notre "princesse" était un haut dignitaire de Bretagne. J'ai raison de parler de Bretagne plutôt que d'Armorique, nos cousins de Grande-Bretagne sont déjà installés dans la péninsule. Ce "comte" tenait sa tour au château, ce qui fait que tu le verras parfois appelé roi de Brest ; ce qui te prouve encore une fois combien Brest et sa citadelle étaient liées. Sa fille était "... de riche taille, droite comme une palme et belle comme un astre..." Le fils d'un autre comte, de Tréguier, donc un voisin, demanda sa main et l'obtint, mais non sans hésitation, venant non du roi de Brest mais d'Azenor elle-même. Elle aurait préféré tant étaient belles les qualités de son âme "... le couvent, la retraite et la solitude..." mais elle se résigna. On dit souvent dans les contes de fées que tout finit avec le mariage. Erreur ! C'est là que tout commence. La félicité des jeunes époux fut de courte durée. La princesse de Léon, mère d'Azenor, passa de vie à trépas et fut remplacée, après un deuil de courte durée, lui aussi, dans le cœur et dans le lit du veuf, par une dame de grande maison mais à l'esprit "... malicieux, sombre et méchant..."



Ses paroles étaient des serpents et ses yeux des poignards, nous dit Albert Le Grand qui devait être un tantinet misogynne puisqu'il ajoute que les femmes sont comme les abeilles, porteuses du meilleur miel et du pire aiguillon. J'abrège, ami ! Sache simplement, que la nouvelle reine de Brest, par son venin ou son miel, est arrivée à ses fins : persuader son mari et son gendre qu'Azenor n'était pas celle qu'ils croyaient, au contraire : "... elle est désordonnée et infidèle..." Je te laisse juger. Que doit-on blâmer le plus ici : la perfidie de l'une des parties en cause ou la complaisance de l'autre ? Malgré ses protestations Azenor est déclarée coupable d'adultère et condamnée au supplice du feu. Plus heureuse que Jeanne d'Arc elle échappe à celui-ci parce qu'enceinte. On l'enferme dans cette tour. La justice de Dieu à laquelle s'en remis le comte la fait sortir de ce premier cachot circulaire pour l'enfermer dans un second. On l'embarque en effet dans un tonneau de bois que l'on pousse en pleine mer, à la merci "...des flots, des écueils et des vents..." mais pas de la faim ni de la soif : un ange y pourvoyait.

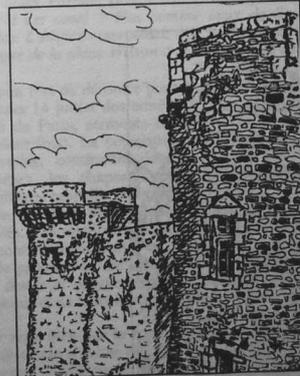
La suite de son aventure, je ne vais pas m'amuser à te la raconter. Sois tranquille : tout est bien qui finit bien. Princesse et petit prince vécurent longtemps même s'ils n'eurent pas beaucoup d'enfants. Comment ? Tu ignorais qu'il y avait un petit prince ? Pendant la croisière du tonneau Azenor mit au monde un fils qui deviendra le saint évêque Budoc, qui veut dire en vieux celtique "sauvé des eaux" ; comme Moïse en quelque sorte.

Pour accéder à la tour en question il est nécessaire de traverser les salles du donjon, toutes parfaitement aménagées, restaurées, meublées et décorées. Je n'y resterai pas, juste le temps de lever la tête et d'admirer les plafonds voûtés (je me souviens de l'excellente protection que cette couverture de pierre constitue contre le feu, moins à craindre aujourd'hui qu'aux temps héroïques). Au pas de chasseur je passe devant une juxtaposition de toiles toutes plus belles les unes que les autres. La gloire de la marine à travers les siècles, quand les navires constituaient de véritables ouvrages d'art. Les admirables bois sculptés et les maquettes ne me retiendront pas. Je reconnais la peinture représentant la bataille navale où s'est illustré le "brave des braves" dont on vient de me conter la fin, près de l'oratoire où a dû s'agenouiller ma reine tertiaire de l'Ordre des Cordeliers. Magnifique, mon Dieu, que tout cela est magnifique et mériterait une visite plus sérieuse ! Je sors un peu contrarié à l'idée de manquer tant de chefs d'œuvre. La narration du dict d'Azenor, que j'ai enore dans l'oreille me permet de faire l'économie d'une station. Je n'irai pas sur la plate-forme de la tour qui porte son nom prestigieux. Le temps m'est compté.

Me voici au pied de la tour maîtresse du château, une des deux jumelles. Je suis en réalité sur une autre plate-forme, celle du boulevard du donjon, celle du bastion Sourdeac. Sourdeac et Portzmoguer sont les deux grands hommes de mon guide. Il ne faut pas que leurs deux noms s'effacent, m'a-t-il recommandé. Sourdeac, le vainqueur des ligueurs et des Espagnols, qui déploya tant d'énergie pour mettre château, bourg et faubourg à l'abri de leurs raids. Sourdeac qui a bien mérité de Brest. Je lui reconnais, quant à moi ce matin, le mérite d'avoir construit le nouveau type de défense qui sera reproduit plus tard à tant d'exemplaires par l'inoubliable Vauban. J'ai encore en tête l'arête nasale au milieu de la face, la proue du navire faisant route vers l'intérieur des terres, l'édrédon qui vaut tous les écus du monde...

J'aurais bien aimé entrer dans l'échauguette qui coiffe comme un point sur un "i" l'arête tranchante et qui est, en elle même un véritable ouvrage d'art avec son mur octogone et sa poivrière en grès de Logonna, poivrière coiffée encore comme un "i" par un goéland, mais une grille m'en interdit l'accès. Contre mauvaise fortune je ferai bon visage et, debout dans l'embrasure d'un entonnoir à canon, je braque mes yeux non sur le sol gravillonné de la plateforme mais "extra-muros" sur l'esplanade du château, qui était entre courtine et rempart Montfort qui est aujourd'hui jardin public coquet, fleuri et murmurant de jets d'eau et de rires d'enfants. Au temps de Sourdeac c'était un lacs de boyaux, de sapes et de talus concrétisant en relief ou en creux les efforts des investisseurs avant l'assaut ou la retraite.

Etait-ce une place royale comme à Bordeaux ? Une place royale est une place cernée de galeries ajourées, comme celles d'un cloître, sur trois de ses quatre côtés, célébrant le culte du roi statufié en son centre. Le "bon roi Henri" comparait volontiers Brest à Bordeaux et le "bon roi Louis", Louis XVI le roi marin, a donné à Brest ses années les plus fastes. Non, ce n'était pas une place royale, les arcades de pierre m'ont trompé. C'était une place républicaine. Mon guide qui n'aime guère mettre en avant "l'après Sourdeac" s'étend comme à plaisir sur cette courte période où on ne peut dire pourtant qu'il a été à la fête. Se réjouit-il d'avoir pu tenir bon dans l'ouragan, un ouragan qui avait fait sombrer corps et biens tant de choses, à commencer par les deux premiers ordres sociaux, clergé et noblesse, mués en obscurantisme et tyrannie ? Le nouveau régime s'était acharné à faire voler en éclats tout ce qui sentait trop l'ordre ancien, à commencer par les noms : le ci-devant Royal Louis devient le Républicain.



On ne se contentera pas de débaptiser les bateaux, les bâtiments aussi quand ils rappellent d'une façon ou d'une autre la noblesse exécrée. "Château", par exemple, ayant le malheur de cristalliser dans ces deux syllabes tant de siècles d'oppression va être remplacé au plus tôt par "fort" qui est un château fort expurgé de sa "vie de château" et réduit à son rôle défensif. Une défense non plus contre les Anglais et les Espagnols de l'ancien monde, mais contre les ennemis du nouveau. Et contre ces adversaires ce n'est pas de courtines et de caronades que l'on a besoin mais d'armes nouvelles : les lois. Et mon "miles spectator" de répondre désormais au nom de "Fort-la-loi", un "Fort-la-loi" qui en place de poivrières et de

coquilles de brennig des temps révolus coiffera le "bonnet phrygien" et fera claquer sur sa ci-devant tour d'hommage les trois couleurs de la liberté.

- Te souviens-tu, ami, de ce que je te disais en début de visite ?

Mon Dieu, il en avait tellement dit ce bavard !

- L'oppidum, le castellum si tu préfères. J'étais déjà à l'époque, du temps des Romains, un étranger parmi les siens. Une enclave de la Ville éternelle. Et nous n'en étions qu'au II^{ème} siècle ! L'Armorique n'était pas encore la Bretagne. Quand cela fut fait, Brest est resté ce qu'il n'a jamais cessé d'être : une colonie, quasiment sans liens avec son environnement. Que ce soit sous les comtes, sous les ducs, sous les rois, Brest s'oppose à son arrière-pays. Elle regarde celui-ci avec son oeil d'espion, son oeil de Paris (je n'ose pas dire son oeil de Moscou). On l'a vu au temps des Ligueurs (mon cher Sourdéac est pour le roi contre la Ligue, ce qui n'est pas le cas du diocèse de Léon où maint château est un nid de voleurs, un repaire de brigands). On l'a vu au temps des "Bonnedeuz ruz" (A Brest on dit Bonnets rouges). Non ce ne sont pas des bonnets phrygiens, ce serait plutôt le contraire.

Et mon savant château se drapant encore une fois dans sa robe de cuistre de m'expliquer la genèse et l'apocalypse de cette histoire bretonne appelée aussi "Révolte du papier timbré" sanglante jacquerie, soulèvement des chaumières contre les châteaux (et non plus des châteaux contre le roi). Les paysans en veulent aux seigneurs, le troisième état au second. On sait comment se termina cette guerre civile. Brest, son château et sa ville abritaient les agents du roi chargés de ramener les mutins à la raison. On sait aussi comment ils s'acquittèrent de cette mission. Brest s'était fait le bastion de cette raison du roi.

- Cette foi, ami, le roi n'y est pour rien. Le Fort-la-loi (je te rappelle que c'est mon nouveau nom) a rejeté toute tyrannie, "Ni dieu, ni maître" ou plutôt un seul : le peuple. A défaut de la statue équestre, ou en pied, du dernier de nos rois (un roi qui l'eût pourtant bien mérité, rappelle-toi : le Roi-Marin), à défaut donc de l'auguste effigie l'esplanade portera un auguste nom : le "Triomphe du peuple".



CHAPITRE X

Fédération et fraternité Où l'on verra que les mêmes mots n'ont pas toujours le même sens



Peuple triomphant donc, mais peuple ingrat, on sait le sort qu'il a réservé à un Roi Marin, auquel il devait ses plus belles années, et peuple versatile. Un an après la prise du plus célèbre des châteaux de France, parisien il est vrai, qui symbolise l'avènement de la liberté, tout le pays fête l'avènement de la troisième vertu républicaine : la fraternité. Brest n'est pas en reste de civisme, de patriotisme comme on dit désormais.

- J'aurais voulu, excellent ami, que tu assistes à cette première fête de la Fédération, c'est-à-dire de la fraternité. Un "autel de la patrie" avait été monté à quelques pas de mes tours Paradis (inutile de te dire qu'on ne les appelait guère ainsi). Comment était-il cet autel ? Pas comme ceux de Saint-Louis ou de Saint-Sauveur, tu t'en doutes. L'édifice ressemblait à je ne sais quel temple antique à fronton et péristyle (le kiosque de la place Wilson a quelque chose de mon autel civique).

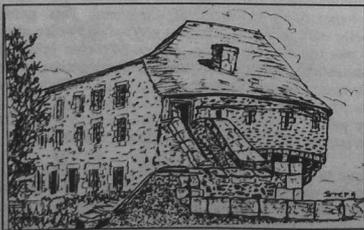
Et mon fort de dérouler pour moi avec une étrange complaisance les festivités de ce premier 14 juillet des années de liberté. J'ai eu droit à tout le cérémonial calqué sur celui de Paris, serments de fidélité à "la Nation, à la Loi et au Roi" (eh oui, une dernière fois). La population brestoïse dans des vêtements déjà accordés aux idées nouvelles, communique dans la liesse. Les cocardes triolores fleurissent sur les bicomes, les chapeaux et les bonnets phrygiens. Des gardes nationaux (dont l'uniforme rappelle trait pour trait celui des marins de l'ordre ancien) contiennent une foule qui n'est pas toujours recueillie. La grand'messe laïque se poursuit par des défilés. Les manifestants, après avoir chanté leur allégresse, se mettent à clamer leur mécontentement contre ce qui demeure autour d'eux d'obscurantisme, de superstition et de privilèges. Mais le soir venu, comme nous sommes en France, tout se termine par des feux de joie, sur cette même esplanade de la Fédération, au son allégre du tambour et de la trompette, autour de tonneaux de vin défoncés.

- Je veux bien que tu racontes tout ce que tu veux sur cette fête. Personne n'ira voir. Mais essaie d'éviter quand même les anachronismes. Les bonnets phrygiens ne sont devenus l'emblème de l'ère nouvelle que trois ans plus tard. C'est Brest qui a inspiré Paris pour une fois. Les bonnets rouges de nos forçats libérés et "montés" dans la capitale ont fortement impressionné la république naissante.

Il n'est jamais agréable d'être repris. Je ne peux m'empêcher, dans mon for intérieur, de me demander pourquoi mon château, mon ci-devant château, a tant besoin de se répandre en détails sur une tranche de sa vie dont il n'a pas à se montrer si fier après tout. Peut-être est-il à l'image de ces princes qui aiment à s'encanailler et a-t-il trouvé dans cette mise à mort des privilèges la saveur piquante du fruit défendu, "le goût épice de l'interdit franchi" ?

"Fédération". Qui dira la curieuse fortune de ce mot, à peu près totalement ignoré du grand public avant la tourmente, dans toutes les bouches dès les premiers mois de celle-ci ? Il a engendré deux fils, enfants terribles et frères ennemis. L'aîné a porté, dès sa naissance, toutes les promesses d'un bonheur éternel. "Fédérés" est son nom. Le cadet, en revanche, a tourné très vite au mauvais garçon, et n'a plus été aux yeux des bons Français qu'un ennemi de la république, un homme à abattre : "Fédéralistes". La place du château (elle est à lui comme les jardins de Versailles sont à Versailles) a servi de toile de fond aux deux enfants. En moins de deux ans l'autel des "Fédérés", qui avait réuni dans la ferveur festive et fraternelle tant de Brestois, fut abattu comme s'il avait caché derrière son péristyle la gangrène "fédéraliste" c'est-à-dire la trahison girondine. Par quoi fut-il remplacé ? Par une montagne, érigée exactement au même endroit, à quelques pas des tours jumelles du Fort-la-loi, un Fort-la-loi qui se mit à ouvrir ses portes à des Fédéralistes, qui y entraient contraints et forcés. On les accusait de menées contre-révolutionnaires.

- Eh oui ! Je suis devenu, malgré mon âge et mes antécédents, un centre de détention. Pour qui ? Pour tous les "réactionnaires", prêtres (constitutionnels ou réfractaires), parents et amis d'aristocrates émigrés, quelques délinquants de droit commun, mais le gros de mes incarcérés étaient coupables de "fédéralisme". Quand les pauvres repassaient le seuil de mon portail ce n'était pas pour retrouver la liberté mais pour gravir les degrés de l'échafaud du "Vengeur du peuple" dressé, lui aussi, sur cette même place. Pourquoi la république naissante en voulait-elle tant à ces fédéralistes ? Tout simplement parce qu'ils osaient oublier la deuxième des trois vertus du monde nouveau. Pas la liberté, tout le monde la chérit. Pas la fraternité (la plus commode à respecter puisqu'on ne sait trop ce que ce mot recouvre) mais l'égalité bien sûr ! Qui ne redouterait dans le fond de son être que son règne n'arrive ? Ah ! Encore un mot, ami, sur ma fonction de "geolier" des temps nouveaux. J'ai l'air de l'apprendre une nouvelle. En réalité, sous l'Ancien Régime aussi mes hauts murs avaient servi à tenir en arrêt et à l'ombre des sujets encombrants. La majorité d'entre eux étaient précieux (un de nos ducs a été captif, de son plein gré il est vrai, Arthur). On peut dire qu'après avoir été en quelque sorte la Bastille du bout du monde j'en suis devenu la Conciergerie. J'ai eu plus de chance que la Bastille puisque je suis encore debout. mais cette étiquette de prison me restera longtemps collée au dos. Je ne sais même pas si je ne l'ai pas toujours !



CHAPITRE XI

Quand les guides vous induisent en erreur



Rien n'arrive comme on l'imagine. A entendre mon vieux guide me vanter son donjon je m'attendais à un long développement à son sujet. Erreur. Que s'est-il passé ? En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire j'étais déjà dehors. De la première des tours je n'avais rien vu et je ne verrai rien. Allez savoir pourquoi.

Quelques degrés d'escalier, une voûte qui me fait courber la nuque, comme sous une des arcades de la place du château, et me voici dans une courette étroite et sombre. Le parapet à créneaux et mâchicoulis qui forme le côté nord-ouest du trapèze originel est là, à ma droite, qui me donne à voir, même masquée en partie, la rive droite de la Penfeld au bas de Recouvrance. Se dresse à ma gauche la haute falaise abrupte et raide que font les deux grosses tours du donjon. Une paire de jumelles géantes posées verticalement sur le sol, voilà ce à quoi elles me font penser. Une muraille les réunit à ma svelte tour gothique. Toutes trois, vues du ciel, auraient la forme d'une virgule, mieux, d'une flamme de bougie inclinée par le vent.

Virgule ou bougie, je suis bien en ce moment dans la haute cour du "moult fort chastel". Haute certainement. Est-ce l'outrage des siècles ou la main de l'homme, le sol sur lequel je piétine est plus haut qu'il n'a jamais été. Je présume qu'il en est ainsi à voir l'enfouissement des baies qui trouent les murs autour de moi, de la paroi du puits ("pas de château sans puits, pas de château sans moulin" est un dicton). Cette haute cour communique avec la basse par une porte, évidemment, qui accueillait un pont levis en son temps. Mais de celui-ci, et de la douve qu'il enjambait, il ne reste rien, même pas le souvenir. Disparu, tout est disparu dans les tonnes de décombres et de remblais.

Comme j'ai fait l'économie d'un aller et retour à Azénor, je prends le temps d'arpenter cette haute cour qui évoque, n'ayons pas peur des mots, une cour de prison cernée de hauts murs galbés ou droits, triste et nus sice n'étaient une ou deux plaques de cuivre vert de gris qui tente de faire passer à la postérité des noms de je ne sais quel amiral ou navire ayant bien mérité du château ou de la patrie.

Par réaction, peut-être contre cette austérité, je lâche derechef la bride à mon imagination qui se met à vagabonder dans une "vie de château", pleine de "plaisir, d'allégresse et de contentement".

Le temps presse... Je pénètre à présent dans la deuxième tour, dans la deuxième lunette des jumelles. Je dois gravir quelques marches et passer sous une porte cintrée et festonnée comme la première d'un chaînage de belles pierres taillées. Quel que soit le nom de cette seconde tour, je ne pense même pas à rechercher en elle les trois vertus de la tour idéale : haute, ronde et inaccessible (elle ne serait inaccessible

qu'entourée d'eau). Encore une salle voûtée, encore des statues de bois verni, héritage des vaisseaux de haut bord (n'oublions pas que nous sommes dans un musée naval). Un muret et une balustrade délimitent entre eux un corridor qui sépare cette pièce d'une autre pièce. Mais peut-on appeler pièce cette excavation ronde, profonde et aveugle, faiblement éclairée par deux ampoules nues ? La lumière artificielle, le froid, le tintement cristallin de gouttes d'eau tombant sans interruption de je ne sais où m'annoncent que j'entre dans un nouveau monde plus que ne le fait la pancarte où est inscrit : "Cachot" !



- Epouvantable ! démentiel...

Que se passe-t-il ? Qui est épouvantable et démentiel ? Est-ce à moi que ce discours s'adresse ? Comment se fait-il que cette pancarte ait pu déclencher un tel courroux chez mon guide ? Un cachot, la belle affaire ! Je lui fait part de mon étonnement.

- C'est tout ce que cela te fait ?

Sa fureur ne diminuait pas le moins du monde.

- Et ceci, qu'en dis-tu ? Admire ces deux torchons.
Ce sont deux documents du début de ce siècle. Le premier est une humble feuille de papier quadrillé. C'est un écolier qui écrit à sa mère au retour d'une promenade, telle qu'en font les pensionnaires des collèges, les jeudis et les dimanches. Le but de la promenade ce jour-là : le château. Qu'a vu ce touriste en pèlerine et culottes courtes ? Le donjon... "Chère Maman. Si tu savais comme est excessivement imposant le donjon que nous avons visité !" "Excessivement imposant", ce sont les termes de la lettre. Début flatteur après tout ; attention à la suite ! "Il y a là des caveaux épouvantables, noirs et humides". Pas très gentil pour moi mais vrai... Tu en as fait toi-même la démonstration visuelle et sonore ! "...l'eau suinte de tous les côtés..." Mais écoute, à présent, ce qu'ajoute le galopin et qui me donne froid dans le dos : "...Quand je pense qu'on y mettait des prisonniers, que les malheureux étaient murés là-dedans et qu'on leur jetait à manger par un trou pratiqué dans le plafond..." Qui a pu dire des choses pareilles ? Le reste de la lettre est de la même encre.

De la même encre a-t-il dit. Je comprends enfin l'attitude du "moult fort chastel"

métamorphosé, sous la plume d'un petit écrivain, en chambre des supplices. Tout se passe comme s'il n'avait été que ça : une chambre des supplices. J'entends bien, et mon hôte avec moi, qu'il faut compter avec l'exagération naturelle des enfants ravis d'apprendre et de répéter des horreurs et des choses qui font frémir. Mais quand même ! De telles révélations doivent-elles être prises pour argent comptant ? "Lorsque le prisonnier ne répondait pas on démurait la porte..." Murer, emmurer, qui dira l'éternelle magie de ces deux mots, l'envoûtement par l'abomination que suggère l'image, à la fois délicieuse et horrible, de l'incarcéré immobile et muet, demi-mort et demi-vivant, peut-être enchaîné, prêt à tout et n'attendant rien sauf un miracle qui n'arrive pas. On voit les traces d'une tentative d'évasion (et tous les guides se complaisent à la signaler) saur une pierre. L'enfant l'a vue et de tous ses yeux a également contemplé un "cachot au fond creusé" et des oubliettes, les fameuses oubliettes, dotées de grands crocs pour recevoir les malheureux qu'on y jetait.

- Passe encore que cet enfant étrange n'ait retenu de sa promenade au château que ces informations propres à soulever le cœur. Mais que dire des guides, oui des guides qui cultivent la même passion morbide ?

Des guides ?

- Tiens. Voici une coupure des années 1935 (la lettre de mon garnement était de 1928). C'est un article de la "Dépêche de Brest" ; ce qui veut dire que l'animal, il n'y a pas d'autre mot, sans s'en rendre compte, l'imbécile, s'adresse non seulement à ses auditeurs, mais par journaliste interposé, à je ne sais combien de lecteurs. Après avoir mentionné le fossé, la prison militaire (le portail Paradis), la caserne Plougastel, Azénor et son tonneau, Portzmoguer (non, pas Portzmoguer bien sûr, le musée n'existait pas.). Bref après avoir lancé tous ces poncifs, sans insister (il en aurait été bien incapable !), il en est arrivé au cachot. Il n'attendait que cela, aurait-on dit ! Les visiteurs, en 1935, descendaient au fond du puits : vingt quatre mètres de profondeur, vingt six marches en granite.

Ecoute à présent l'excellent professeur d'histoire : "... Sans fleurs ni couronnes on y précipitait les cadavres des prisonniers qui ne résistaient pas longtemps au régime qu'on leur infligeait." J'ai oublié de te dire ou je l'ai dit, je ne sais plus, que ce puits n'était pas un puits ordinaire ("Pas de château sans puits"). Il communiquait avec la mer ; ce qui fait que, toujours d'après l'éminent historien du dimanche, "... ils disparaissaient dévorés par les crabes." Mais avant ce trou rond sans fond où ils transitaient le temps d'un plongeon, ils étaient logés dans un cachot, nous y voilà, dans un cachot où on les emmurait. Nous y sommes ! Mon historien du dimanche a puisé à la même source, au même puits si j'ose dire, que mon petit pensionnaire. "... Par une étroite lucarne on descendait chaque jour, à l'aide d'une corde, à l'enterré vivant sa maigre pitance. Il ne résistait pas longtemps aux affreuses souffrances endurées..." Et ici aussi en avant pour les traces d'évasion : un début d'excavation dans la paroi circulaire. Ce que n'a pas vu mon gamin, mon adulte l'a vu : une pierre usée sur laquelle s'agenouillaient ceux qui voulaient se confesser (à quelques pas du prie-dieu, souviens toi, sur lequel



la bonne reine s'agenouillait, elle aussi). Le confesseur était hors du puits, lui, en relation avec son pénitent par une étroite ouverture (une meurtrière ?) laissant passer dans un sens, puis dans l'autre aveux et absolution. Ce n'est pas tout ! Comme si ses clients en voulaient toujours plus, le cicerone les alléchaient en ajoutant au circuit la visite d'une salle des tortures. Tout y passait : les anneaux, la couronne d'acier, les brodequins à vis (d'où l'origine de l'expression "serrer la vis"). Je vois que toi aussi, ma parole, tu sembles intéressé. Qui dira le danger de ces visites où l'on exploite à plaisir la crédulité et les instincts malsains des gens. Et voilà, mon pauvre ami, ce qu'on a fait du "miles spectator" et voilà la culture de pacotille que, jour après jour, dimanche après dimanche, on dispensait à des clients avides de savoir et pas gênés le moins du monde de confondre château et cachot, paradis et enfer.



CHAPITRE XII

*Où le lecteur est invité
à prendre congé
du "moult fort chastel" et du narrateur*



Sur cette place du château ce 17 septembre 1917 grande est l'effervescence. Beaucoup de badauds, surtout des femmes et des enfants, aucun militaire. Ils semblent attendre quelque chose qui va se produire incessamment. L'attroupement bruyant, coloré et agité, fait cercle autour d'une estrade de bois surmontée d'une table elle-même surmontée d'une gigantesque croix, mais spéciale, à deux croisillons dont un oblique. C'est une manifestation religieuse, à n'en pas douter, qui se prépare mais qui n'a rien de commun avec la grand'messe de la Fédération d'ilya un siècle et demi : on va célébrer un office chrétien orthodoxe. Sur l'autel de fortune quelques fleurs et des panneaux émaillés qui sont des icônes. Deux hommes barbus revêtus d'une chasuble scintillante de perles et de dorures sous une toque chamarrée balancent un encensoir fumant : ce sont des popes ; eux aussi attendent. Les voilà ! Venant de la rue du Château ils débouchent sur l'esplanade. Ils marchent en cadence mais surtout en chantant, ils chantent une mélodie entêtante, grave et triste. Dans les rangs impeccables ondulent des bonnets d'astrakan, des casquettes plates à visière, quelques casques à pointe. Ces coiffures couvrent beaucoup de cheveux longs, de moustaches et de visages barbues. Disposés en croix de saint André sur des blouses serrées à la taille des baudriers de cartouches luisantes. Plus qu'un défilé militaire ces choristes en uniforme évoquent un cortège de manifestants tranquilles, une procession recueillie, une foule en marche. C'est une foule semblable à toutes celles qui, venues du fond des âges, sont en marche dans les toundras, les steppes et tous ces pays immenses,



foulant le sol au bord des fleuves sans fin, le long des grand-routes ou sous le couvert des forêts éternelles. Leur chant est un hymne sacré et profane, génie de tout un peuple et de toute sa foi exprimant la plainte et la joie, la détresse et l'amour.

Au devant du premier rang des hommes en armes, d'autres popes portent à bout de bras d'autres images religieuses ainsi que des effigies de Nicolas II et des bannières impériales aux trois couleurs, comme celles de la France mais horizontales : blanc, bleu, rouge.

Ecartant avec douceur l'affluence des curieux et laissant derrière eux un sillage d'exclamations et d'applaudissements les soldats vont se mettre en place, marquant le pas forment autour de l'autel en carré, comme jadis les gardes nationaux autour du temple de la Fédération. Un signal du célébrant et tout le monde met genou en terre et se signe (de l'épaule droite à l'épaule gauche). La mélodie a pris fin. Une prière monte...

Dieu protège le tsar
Règne pour notre gloire
Règne pour la terreur de nos ennemis
Ô toi notre tsar orthodoxe.

Demain tous les Brestois battant la semelle en ce moment sur cette place publique liront sur la "Dépêche" ou l'"Ouest-Eclair" la traduction de ce chant et de cette prière, ne sachant ce qu'ils doivent admirer le plus de la discipline, du pittoresque ou de la ferveur religieuse de ces amis de la France venus de si loin. Ces Brestois de l'une ou l'autre rive, médusés à la vue de soldats si différents de leurs fantassins du 19^{ème} ou du 2^{ème} colonial se presseront, jour après jour, pendant une semaine pour tenter de rencontrer l'un ou l'autre de ces géants barbus dans les brasseries, les caboulots, ou les débits de boisson de Recouvrance ou de Keravel. Débarqués au port de commerce les Russes embarqueront à la gare SNCF et partiront pour le front de Champagne, d'où beaucoup ne reviendront pas.



Qui aurait pu imaginer la suite ? Que quelques mois plus tard ces merveilles de rigueur, d'obéissance et de piété allaient prendre part à une mutinerie sans précédent dans les annales de l'Histoire des guerres et tenir leur place dans une révolution qui ferait sauter tous les liens rattachant les soldats à leurs officiers, à leur empereur et à leur Dieu ? La tempête qui se lèverait, l'incendie qui s'allumerait ébranleraient les fondations du vieux monde.

Qui l'eût dit en ce beau matin de septembre 1916 sur la place du Château de Brest ? "Sic transit..." comme l'avait dit un jour, évoquant son propre destin, mon "miles spectator".

Tiens, mais au fait, pourquoi celui-ci m'a t'il prié encore une fois de me poster à sa brèche canonnière et de tendre ma vue encore une fois vers cette place qui, certes, a sa part dans l'histoire de la ville mais qui n'est quand même pas le château ? Pourquoi ? Est-ce pour donner corps au "concept", comme on dit de nos jours, de révolution ? Par le biais de cette scène colorée a t'il voulu me remettre en mémoire d'autres révolutions dans lesquelles cette place a joué son rôle ? N'a t'elle pas manqué d'être place royale, cernée d'arcades à la gloire du Roi Marin ? Au lieu de cela elle a été promue "manu militari" Triomphe du peuple. Cela aussi a été une révolution. Et beaucoup plus tard, à l'occasion d'une guerre, n'a t'elle pas vécu une autre révolution, pacifique celle-là, quand le Brest de 1940 a été métamorphosé en cette ville méconnaissable à grands renforts de creusements, de comblements, de nivellements et de reconstructions ? Mais ce n'est quand même pas pour me parler d'urbanisme que mon château a fait défiler sous mes yeux les soldats du tsar !

A t'il voulu avant que ce ne fut trop tard (je consulte ma montre) effacer la dernière image, l'image d'horreur, que son donjon m'avait laissée et dissiper sans plus attendre le mirage délétère que le "mauvais" guide avait fait se lever ?

Ou alors, non, je crois avoir compris. Tout devient merveilleusement simple. Ce dernier spectacle est un adieu, un adieu de quai de gare. Pardon ? Vous savez, quand deux amis vont se quitter, que l'un est dans le train, vitres baissées et l'autre sur la plate-forme. Que croyez-vous que sera le message d'adieu ? Des phrases lourdes de sens admirables et dignes de passer à la postérité ou à jamais reposant dans les deux mémoires ? Allons donc ! Rien de tout cela. Ils feront comme si de rien n'était, évitant les sujets passionnants mais surtout le silence, car c'est dans le silence qu'on entend battre le cœur. Aucun des deux interlocuteurs ne veut, dans la mélancolie des choses qui s'achèvent, laisser l'émotion le gagner. En Bretagne, c'est bien connu et dans le Léon surtout, on aime cacher ses sentiments. Le défilé au pas cadencé est arrivé à point nommé pour tendre ce rideau protecteur et pudique et occuper cet espace vide. Dans très peu de temps chacun de nous deux prendra congé de l'autre et s'en ira vers son destin.

Je crois vous avoir dit, ami lecteur, que je lisais dans les pensées de mon étrange guide aussi bien que dans un livre. Voici ce que j'ai lu :

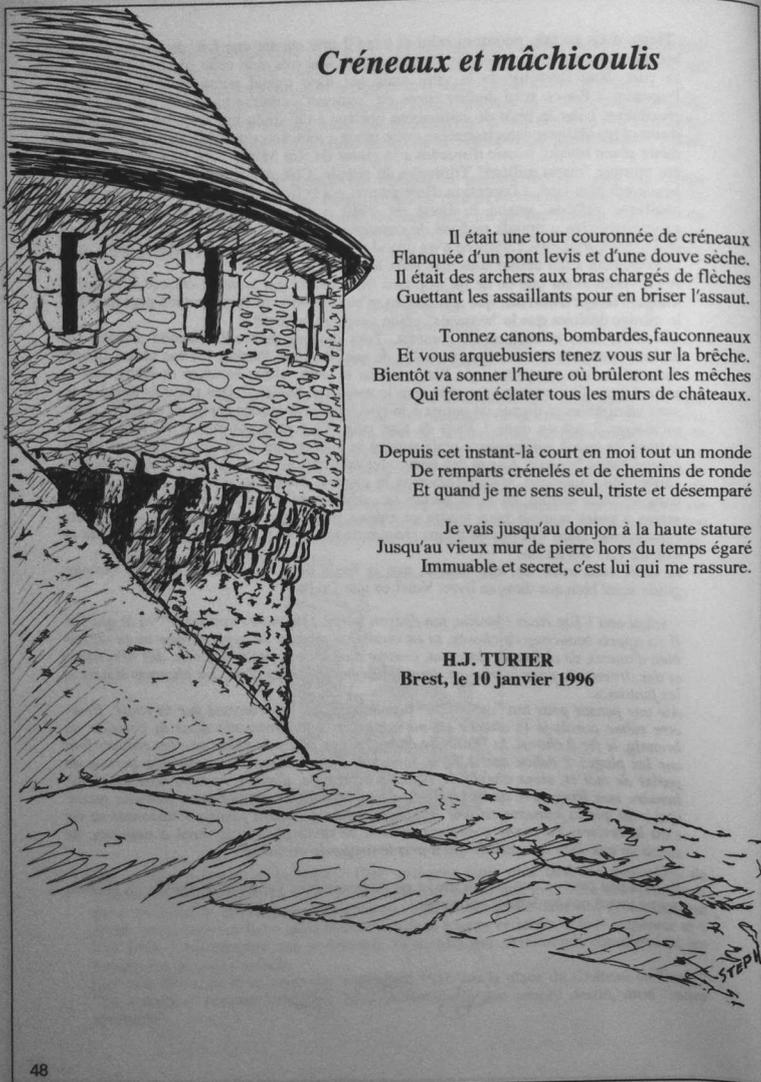
- Adieu ami ! Ton vieux château, ton éperon barré, ton "miles spectator" va te quitter. Il t'a appris beaucoup de choses, tu en oublieras autant. Je suppose que tu en verras bien d'autres, de châteaux, dormant, comme moi sous le poids des ans, des héroïsmes et des drames et, pour la plupart, hantés par les courants d'air, les chauves-souris et les fantômes.

Aie une pensée pour ton "castellum" bimillénaire en les trouvant sur ta route. Peut-être même aurais-je la chance de me rappeler à ton souvenir dans la coquille de brennig, le fer à cheval, la feuille de chêne ou ces pâtés de sable que les enfants font sur les plages ? Adieu ami ! Je te remercie pour cet entretien qui m'a permis de parler de moi et, vieux cheval de bataille dessanglé, d'avoir vu ramenées en pleine lumière mes fringantes années ! Je te sais gré d'avoir évoqué mon glorieux passé. Qui a dit que la jeunesse est une maladie dont on ne guérit jamais ? Raconter sa vie c'est la revivre. Personne n'est insensible à ce divin plaisir de vivre à nouveau, ne serait-ce que dans les yeux de qui a pris le temps de l'écouter.

Voilà à peu près ce que j'ai pu lire et en remerciement j'ai tenté de rendre au château qui ne meurt pas ce dernier hommage.



Créneaux et mâchicoulis



Il était une tour couronnée de créneaux
Flanquée d'un pont levés et d'une douve sèche.
Il était des archers aux bras chargés de flèches
Guettant les assaillants pour en briser l'assaut.

Tonnez canons, bombardes, fauconneaux
Et vous arquebusiers tenez vous sur la brèche.
Bientôt va sonner l'heure où brûleront les mâches
Qui feront éclater tous les murs de châteaux.

Depuis cet instant-là court en moi tout un monde
De remparts crénelés et de chemins de ronde
Et quand je me sens seul, triste et désespéré

Je vais jusqu'au donjon à la haute stature
Jusqu'au vieux mur de pierre hors du temps égaré
Immuable et secret, c'est lui qui me rassure.

H.J. TURIER
Brest, le 10 janvier 1996

Reprographié par :

LES ÉDITIONS DU PRIEURÉ
27120 Rouvray - France

le 24 septembre 1996

© 1996 STAL LOUARN

Dépôt légal : 4^e trimestre 1996

Stal



Louvain

Prix : 60,00 Frs.



I.S.B.N. :
2-9508476-0-9